

398.20971476

L662L

2001

RICHARD LEVESQUE

Légendes de la rivière du Loup



SYLVAIN DIONNE
COMMUNICATIONS



Bibliothèque Nationale du Québec

Légendes
de la rivière
du Loup



Légendes de la rivière du Loup

QUELQUES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

TREIZE, suivi de OPHÉLIA

(Poèmes)

Éditions Viking, 1965 (*épuisé*)

LA CANTILÈNE À MON QUÉBEC, et AUTRES DITS

(Poèmes)

Éditions La Liberté, 1974 (*épuisé*)

LES YEUX D'ORAGE

(Contes et nouvelles)

Éditions Castelriand, 1978

LE VIEUX DU BAS-DU-FLEUVE

(Roman)

Éditions Castelriand, 1979 (*épuisé*)

LES ALENTOURS D'UN MARIAGE

(Suite poétique)

La Maison de la page qui tourne, 1982

CATALOGUE D'OBJETS FAMILIERS

(Fantaisies poétiques)

La Maison de la page qui tourne, 1983

IMPRESSIONS DE VOYAGES

(Poèmes)

La Maison de la page qui tourne, 1992

J'ÉRIK

(Narratif)

La Maison de la page qui tourne, 1992

RICHARD LEVESQUE

Légendes de la rivière du Loup



SYLVAIN DIONNE
COMMUNICATIONS

Sylvain Dionne Communications

58, rue Saint-Louis, Rivière-du-Loup (Québec) G5R 2V6

Téléphone : (418) 863-6366

Sans frais : 1 877 816-6366

Téléphone mobile : (418) 863-3843

Télécopieur : (418) 863-6366

Courriel : info@sdcommunications.qc.ca

Illustration de la couverture :

EL LOBO DORADO,

huile sur toile par **Andrée C.-Levesque**, 1998.

Illustrations :

Nathalie Caron (pages 9, 13, 14, 15, 19, 22, 25, 30, 33, 35, 36, 37, 38, 39, 41, 43, 44, 45, 47, 50, 51, 53, 54, 55, 56, 57, 59, 62, 63, 64, 65, 66, 69, 72, 75, 76, 80)

Andrée C.-Levesque (pages 5, 17, 27, 67, 83, 85, 89, 93, 98, 99, 101, 103, 104, 105, 106, 108, 109, 111, 113, 116, 117, 118, 119, 122, 125, 127, 128, 130)

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

© Copyright 2001 par Richard Levesque

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

2^e trimestre 2001

ISBN 2-922884-00-7

GR
113.5
R7L48
2001

EL LOBO DORADO

LA VÉRITABLE LÉGENDE

DE NOUVEAU DU LOUP

LÉGENDE n.f. (lat. *legenda*, ce qui doit être lu).

1. Récit à caractère merveilleux, où les faits historiques sont transformés par l'imagination populaire ou par l'invention poétique.

2. Histoire déformée et embellie par l'imagination.

(Le Petit Larousse illustré 2000)

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS
AND ARCHITECTURE
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILLINOIS 60637
TEL: 773-936-5000
FAX: 773-936-5001
WWW.HA.UCHICAGO.EDU

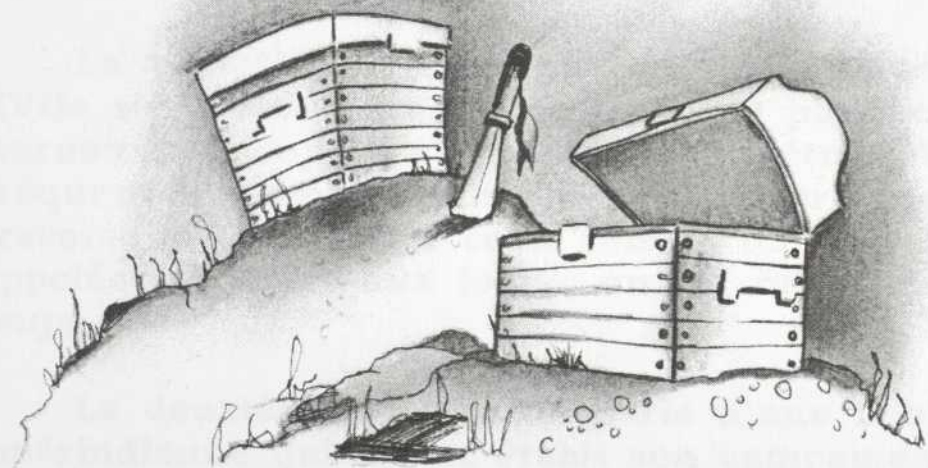
THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS
AND ARCHITECTURE
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILLINOIS 60637
TEL: 773-936-5000
FAX: 773-936-5001
WWW.HA.UCHICAGO.EDU

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
DEPARTMENT OF THE HISTORY OF ARTS
AND ARCHITECTURE
1100 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILLINOIS 60637
TEL: 773-936-5000
FAX: 773-936-5001
WWW.HA.UCHICAGO.EDU

EL LOBO DORADO

OU

LA VÉRITABLE LÉGENDE
DE RIVIÈRE-DU-LOUP



EL LOBO DORADO

ON
LA VENTURA DE
EL RÍO DE LA PLATA



Selon la tradition locale, trois légendes pourraient expliquer l'origine du nom donné à la ville de Rivière-du-Loup.

La première légende dit qu'aux XVI^e et XVII^e siècles une grande quantité de phoques (surnommés *loups-marins*) avaient l'habitude de fréquenter l'embouchure de la rivière qui traverse la ville. Pour cette raison, on l'aurait appelée la *rivière aux loups*, ou la *rivière des loups*.

La deuxième hypothèse parle d'une tribu amérindienne qui aurait établi son campement principal sur les berges de la rivière. Cette tribu,

la tribu des Loups, aurait donné son nom au cours d'eau, puis à la ville.

Une troisième légende veut qu'un navire baptisé *Le Loup* soit venu s'échouer quelque part entre la Pointe et le bassin de la Chute; ce serait en souvenir de ce naufrage lointain qu'on parlerait aujourd'hui de la *Rivière du Loup*.

Or chacun le sait : les légendes, souvent parties d'un petit fond de vérité, finissent par raconter n'importe quoi!...

Nous nous proposons aujourd'hui de rétablir les faits. Voici donc la VÉRITABLE histoire qui fut à l'origine du nom *Rivière-du-Loup*.

Imaginez la mer des Caraïbes il y a quatre cents ans et plus. Sur cette mer des Caraïbes, quelque part, imaginez un grand vaisseau lourd sur l'eau, ventru, chargé de canons à faire craquer ses entreponts et chargé de voiles à faire craquer ses mâts. Et sur ce bateau, figurez-vous la plus effroyable, la plus impitoyable, la plus terrible bande de pirates ayant jamais écumé les océans.



Évadés des galères du roi de France, esclaves enfuis des mines du Pérou, déserteurs de la marine anglaise, simples bandits de la Sierra, tous fuyant la potence, la fusillade, la roue, le bûcher, que sais-je? En bref trois douzaines de forbans sans peur et sans dieu, réunis par le hasard ou par le diable en un même équipage.



À leur tête un jeune homme tranquille, à la voix douce et aux belles manières. On aurait dit un agneau.

Seulement le jeune homme doux comme un agneau, ses compagnons l'avaient vu se battre seul contre



cinq marins portugais et les tuer tous les cinq. Ils l'avaient vu s'élancer droit vers un canon que deux soldats espagnols finissaient de charger, et passer les soldats au fil de son sabre avant qu'ils aient pu enflammer la mèche.

Une autre fois, il s'était présenté à la porte d'un couvent et avait demandé poliment qu'on lui remette les vases sacrés de la chapelle. Les nonnes refusant de lui faire une pareille charité, il avait donné l'assaut au couvent et

pillé toutes ses richesses profanes et sacrées. Puis il avait livré les religieuses à ses hommes. Quand ceux-ci furent bien assouvis, il avait attaché les bonnes sœurs à la balustrade de la chapelle et avait mis le feu au couvent.

Quand le jeune homme demandait poliment quelque chose de sa voix douce, les 35 canailles qui formaient son équipage obéissaient sans discuter, sans hésiter, sans réfléchir.

On croit savoir que ce jeune homme venait de France. Certains prétendent que ses ancêtres étaient les comtes de Lourmarin, seigneurs du Vaucluse et d'autres lieux; selon d'autres il aurait plutôt été de la famille des Le Tellier de Louvois. En tout cas ses hommes, comme ses ennemis, l'appelaient Capitaine le Loup — *Capitan El Lobo*, en espagnol.



Or donc, après une sanglante série d'actes de piratage, de barbarie, de banditisme, El Lobo et son équipage avaient réalisé le rêve de tous les flibustiers : ils s'étaient emparé d'un galion retournant vers l'Espagne. Un galion énorme, lourd sur l'eau, ventru, bardé de canons à tous les sabords et surtout rempli à pleines cales d'or du Pérou en poudre et en barres, de lingots d'argent du Rio de la Plata, sans compter six grands coffres bourrés d'émeraudes, de rubis, de perles et de bijoux volés dans les temples incas.

Pour échapper aux poursuivants qui le recherchaient naturellement sur la route de l'est, El Lobo avait ordonné qu'on mette le cap franc nord. Le calcul était bon: à cette époque les Espagnols et les Portugais étaient à peu près les seuls à fréquenter la mer des Caraïbes, et les bateaux anglais, français ou hollandais que l'on risquait de rencontrer au nord des Bermudes étaient plus souvent qu'autrement des simples barques de pêcheurs.

Or donc le grand galion, rebaptisé *El Lobo Dorado*, (le Loup d'or), remonta toute la côte orientale d'une Amérique pratiquement vierge. Quels étaient les plans du capitaine? On peut imaginer qu'après avoir semé les Espagnols et les Portugais au sud, il voulait regagner la France par l'Atlantique nord en se faufilant entre les navires anglais puis en arborant le pavillon à fleurs de lys aux abords des côtes françaises. Ses hommes et lui avaient de quoi s'acheter une province : une fois à terre ils pourraient vivre comme des princes le reste de leur vie !

Seulement le sort, ou la Providence, en a décidé autrement. El Lobo connaissait peut-être toutes les astuces et les ruses nécessaires pour échapper aux canons du roi d'Espagne, mais il ne connaissait pas les courants de l'Atlantique du nord-ouest, les vents descendant de l'Arctique et les marées qui grimpent jusqu'à soixante pieds dans certaines baies!

Aussi, après plusieurs semaines de navigation, le galion dut chercher un havre pour réparer quelques avaries; en outre il fallait renouveler les provisions d'eau douce, et puis l'équipage avait besoin de répit après des semaines et des mois de combats contre les hommes, contre la mer, contre les tempêtes.

Le galion s'est engagé dans l'embouchure d'un grand fleuve, qu'il a remonté jusqu'à une pointe rocheuse couverte de fleurs et de sapins. À l'ouest de la pointe s'ouvrait vers le sud une rivière tranquille dans laquelle jouaient plusieurs de ces phoques voraces qu'on appelle *loups marins*. Manœuvrant prudemment avec un minimum de voiles, le capitaine El Lobo avança son navire d'une dizaine d'encablures dans la rivière et vint jeter l'ancre à peu près... en face de vous, tiens, si vous êtes debout sur la rue Fraser et regardez vers le nord.



C'était aux premiers jours d'octobre, au début de ce qu'on a appelé depuis «l'été des Indiens».

Sur la rive il y avait des tentes pointues assemblées autour d'un grand poteau sculpté. La figure principale de ce poteau représentait un loup, car le loup était le totem de la tribu indienne ayant établi là son campement. Quand il vit cela, El Lobo sourit en montrant ses dents pointues et dit:

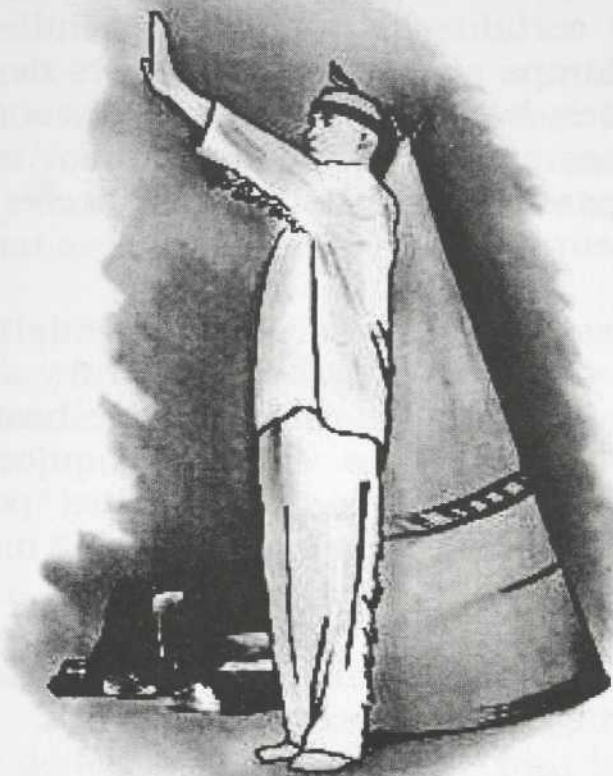
— Voilà un bon présage! Débarquons.

Quelques dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants s'étaient assemblés sur la grève. Ils semblaient amicaux, et paraissaient émerveillés par la taille et la forme du galion. Ne laissant que deux des leurs pour garder le bateau, les pirates mirent leurs chaloupes à l'eau et vinrent accoster au pied du totem.

Un grand guerrier s'avança et leur souhaita la bienvenue :

— Ugh!

Il s'appelait Loup Solitaire, et malgré sa jeunesse il avait donné assez de preuves de courage et de sagesse pour qu'on le reconnaisse comme chef.



Les pirates se mêlèrent aux Indiens, qui étaient très hospitaliers et très curieux, et pendant quatre jours ce fut une fête continue. Les Indiens avaient en quantité de la viande fraîche, du poisson d'eau douce, des légumes, des fruits, des noix. Les pirates avaient des miroirs, des perles, des haches, des couteaux, et encore un peu de rhum.

Le drame a éclaté dans l'après-midi du cinquième jour. Des historiens peu scrupuleux disent qu'à l'instar de certains Esquimaux, les Indiens de la tribu des Loups acceptaient volontiers de partager leurs femmes, lesquelles n'avaient rien contre un tel partage. Les pirates, après tant de mois sur l'eau, ne firent pas de difficulté pour respecter les coutumes de leurs hôtes.

On dit aussi que pour les Indiens de la tribu des Loups, les vierges étaient sacrées. Or il y avait dans le campement une fille d'une grande beauté mais avec un caractère si farouche qu'on l'avait surnommée Kakouna, ce qui veut dire "porc-épic". Nul guerrier en effet n'était parvenu à se mériter ses faveurs.

Loup Solitaire aimait Kakouna, et il espérait le jour où elle partagerait son wigwam.

Ce fatal après-midi, donc, un groupe de quatre pirates surprit Kakouna qui ramassait du *mascou* près de la rive. Ils lui enfoncèrent la tête dans un sac de toile pour l'empêcher de crier, la jetèrent dans l'une des chaloupes et gagnèrent le navire à l'ancre. Là, ils n'eurent aucune peine à convaincre les deux hommes de garde de se joindre à eux. Les six forbans descendirent à l'entrepont et, délivrant la jeune fille, lui firent comprendre qu'ils ne la

laisseraient en vie qu'à condition qu'elle se livre à leurs jeux lubriques.

La pauvre Kakouna essaya de s'enfuir, courant partout parmi les bancs, les tables, les hamacs, tous ces meubles qu'elle n'avait jamais vus. Les pirates jouaient avec elle comme des chats avec une souris, ou avec un oiseau.

Quand ils furent lassés de jouer, ils se jetèrent sur elle et la traînèrent jusqu'à une table où elle fut ligotée toute nue et tout écartelée. Puis ils tirèrent au sort pour désigner celui qui la violerait le premier. Le hasard désigna un grand diable de Gallois. Il s'avavançait en défaisant son haut-de-chausses, quand...

—Baoum !

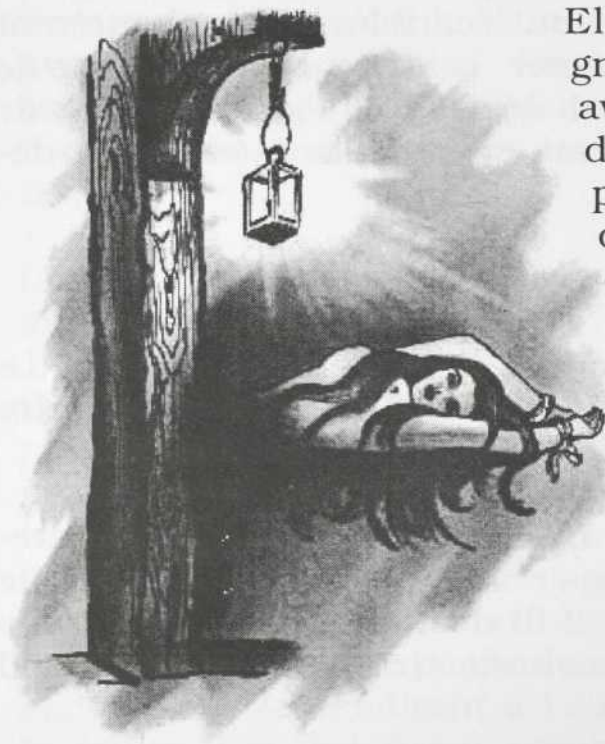
Le coup de feu se répercuta dans tout le navire. Le grand Gallois, la tête à moitié arrachée, s'effondra sur le corps nu de Kakouna.

Capitan El Lobo était au pied de l'échelle d'entrepont, un pistolet dans chaque main. Celui de droite fumait doucement. Il fit deux pas en avant et sans même froncer le sourcil tira avec son second pistolet :

—Baoum !

Un deuxième marin s'effondra.

Figés par la surprise et la peur, les quatre survivants hésitèrent une seconde; cette seconde suffit au capitaine pour casser deux têtes à coups de crosse et pour dégainer son sabre. Dans un sursaut désespéré les deux derniers se jetèrent en avant et furent embrochés comme des poulets.



El Lobo essuya soigneusement sa lame avec le foulard d'une de ses victimes puis, s'approchant de la table sur laquelle Kakouna était ligotée, il souleva le corps du grand Gallois et le jeta de côté. Kakouna le regardait avec des yeux immenses, la bouche grande ouverte sur un hurlement muet.

Le capitaine Lourmarin, ou Louvois, ou El Lobo, s'approcha encore, et porta la main à sa ceinture...

Nous ne saurons jamais s'il voulait tirer son couteau et délivrer la jeune fille, ou s'il voulait consommer le viol commencé par ses hommes. Est-ce qu'il les avait tués pour les punir de leur sauvagerie ou s'il les avait éliminés pour se garder intact cette princesse des bois, ce morceau de roi? Nous ne le saurons jamais.

Car au moment même où il portait la main à sa ceinture, il y eut un sifflement bref et la tête du capitaine s'ouvrit en deux, fendue par le tomahawk de Loup Solitaire. Le guerrier, alerté par une sorte d'instinct, avait cherché Kakouna dans tout le campement et ne la trouvant pas, il avait flairé toutes les pistes jusqu'à la rivière. Puis il avait nagé jusqu'au grand vaisseau. Il venait de saisir le câble de l'ancre quand il avait entendu les coups de feu. Il avait escaladé, cherché, trouvé l'échelle. Maintenant il était seul avec sept cadavres et une fille nue, à demi folle de terreur et définitivement muette. Kakouna, en effet, n'a plus jamais parlé après cette journée.

Loup Solitaire la détacha, l'enveloppa dans ses vêtements déchirés, regagna la rive au plus proche en nageant d'un seul bras. Le soir était tombé. Il

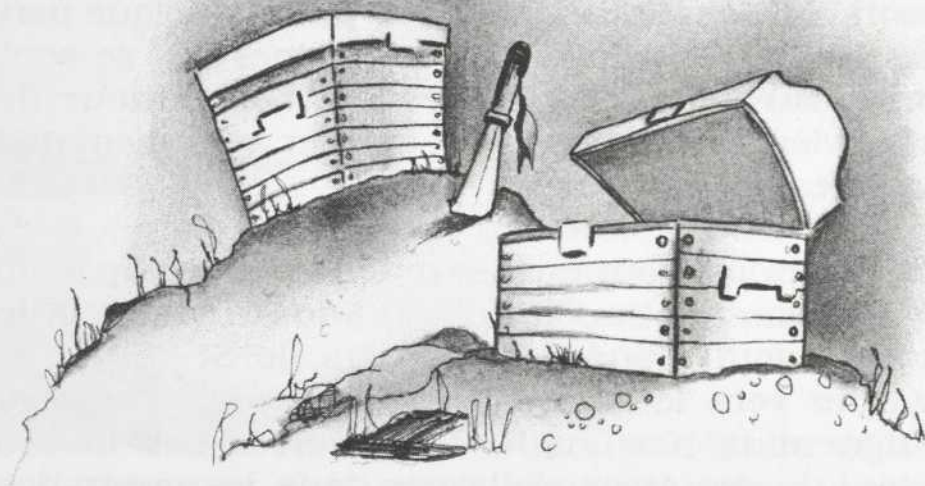
prit la jeune fille dans ses bras et revint au village en prenant soin de n'être vu par personne.

Là il confia Kakouna à l'homme-médecine et fit une brève tournée des wigwams. Une heure après, à la tête d'une vingtaine de guerriers, il chercha, trouva et tua les vingt-neuf pirates restant. La plupart furent massacrés par surprise, à coups de tomahawks ou de couteaux, ou bien percés de flèches. Quelques-uns eurent le temps de se défendre et trois indiens furent tués, quatre autres blessés. Mais des trente-six marins de l'équipage du El Lobo Dorado, il n'en restait pas un vivant quand la lune marqua le milieu de la nuit.

Le lendemain, les Indiens exposèrent leurs morts selon leur coutume. Ensuite ils transportèrent tous les marins sur le bateau et, selon les indications de Loup Solitaire, ils alignèrent les cadavres dans l'entrepont puis refermèrent soigneusement les écoutilles. Le grand vaisseau devint une sorte d'énorme cercueil, un cercueil de bois contenant des tonnes et des tonnes d'or et d'argent, plus trente-six dépouilles d'hommes qui ne jouiraient jamais de ce fabuleux trésor.

Avant de refermer le vaisseau, Loup Solitaire l'avait exploré dans tous ses recoins. Il avait fait descendre à terre les six coffres ferrés, chacun plein de

bijoux, de perles, d'émeraudes et de saphirs. Revenus au campement, les Indiens disposèrent les coffres autour du totem et dansèrent tout le reste du jour et toute la nuit.



Au lever du soleil, Loup Solitaire parla longuement avec l'homme-médecine de la tribu, puis il fit venir dans son wigwam six guerriers robustes et habiles.

À chacun il confia l'un des coffres des pirates. Ils partirent dans six directions différentes et dans le lit de certains ruisseaux, dans le creux de certains arbres, sous des roches énormes, surtout au profond de la terre qu'ils creusaient avec leurs couteaux et avec leurs mains, ils enfouirent perles, rubis, émeraudes, bijoux d'or, d'argent, de lapis-lazuli, d'obsidienne, de nacre.

Il leur fallut deux jours pour tout cacher, tout enterrer, tout disperser. Où sont maintenant ces trésors? Quelque part sous vos pieds, quelque part sous les rues, les maisons, les usines qui se sont élevées au cours des siècles suivants autour de cette rivière qu'on ne pouvait appeler autrement que la rivière du Loup.

Il est à peu près sûr que le contenu d'un coffre a été jeté du haut de la Chute. Si vous n'avez pas le vertige, montez sur les hauteurs de St-Ludger et regardez vers le bas; quand les rayons du soleil atteignent le bon angle, vous verrez des lueurs vertes, rouges et or s'allumer dans les creux des parois rocheuses à travers les épinettes et les mousses.

Pourquoi les Indiens ont-ils fait ça? Sans doute en guise de sacrifice, pour que les dieux de la terre et des eaux accueillent leurs morts, les protègent des

mauvais esprits et redonnent à Kakouna sa voix et sa raison.

Au soir du deuxième jour, Loup Solitaire mit à l'eau l'une des chaloupes des pirates et y embarqua avec une douzaine d'hommes. Ils abordèrent le navire, tranchèrent le câble de l'ancre, l'amarrèrent à la chaloupe et, profitant de la marée descendante, ils parvinrent à tirer El Lobo Dorado jusqu'au bout de la Pointe.



Quand le galion s'engagea dans le fleuve un vent d'est assez fort se leva, venant combattre le faible courant. Le grand navire s'éloigna doucement vers le large.

Loup Solitaire détacha l'amarre et s'en servit pour grimper à bord pendant que ses compagnons se reposaient dans la barque.

Après quelques minutes une mince fumée s'éleva de la proue, puis une autre du pied du grand mât, puis trois ou quatre autres sur toute la longueur du

navire. Les flammes dévoraient les drisses, les haubans, les voiles affalées et montaient jusqu'aux premières vergues quand Loup Solitaire plongea de la proue, nagea jusqu'à la barque et regagna la Pointe.

Le grand navire dériva longtemps; petit à petit le feu gagna tout le pont, s'élança à l'assaut des mâts, atteignit même le pavillon noir orné d'une tête de loup aux yeux d'or et à la gueule sanglante. Alors, comme à un signal du diable, une formidable explosion secoua l'air : le feu avait trouvé la Sainte-Barbe et les tonneaux de poudre qui y étaient entreposés.

Les Indiens, debout sur les hauteurs de la Pointe, virent alors couler dans le fleuve un autre fleuve, composé d'or fondu et d'argent liquide. Cela dura de longs instants, puis le galion disloqué finit par disparaître et le calme revint.

À ce moment, juste à ce moment, le soleil couchant sortit d'un nuage au-dessus des montagnes du nord. Alors se produisit un phénomène étrange.

Est-ce que tout le mélange d'or et d'argent fondu avait fini par se fixer en plaques irrégulières au fond des eaux? Je l'ignore. Toujours est-il que chaque

rayon du soleil à son déclin sembla répercuté à l'infini en touchant le fleuve.

Depuis ce jour-là, malgré les siècles écoulés, chaque fois que le soleil tombe vers les montagnes du nord, tout le fleuve vis-à-vis de la rivière du Loup se met à flamboyer, renvoyant jusqu'aux nuages toute la chaleur, la beauté, la richesse de l'or et de l'argent. Et en même temps il s'y mélange des reflets de rubis, comme si le sang des pirates venait se mêler encore aux rutilances de leur trésor maudit.

Aujourd'hui, partout sur la terre, on dit que les plus beaux couchers de soleil au monde sont ceux que peuvent admirer les gens de Rivière-du-Loup.

Le grand Loup Solitaire fut l'un des premiers hommes à voir cette splendeur. Et il fut le dernier de la tribu des Loups.

L'hiver suivant tous les Indiens tombèrent malades et moururent. Certains croyaient que les blancs leur avaient jeté un sort avant de mourir. Nous savons aujourd'hui qu'ils les avaient contaminés, tout simplement. Pour se défendre contre les arquebuses et les mousquets, les Indiens avaient des flèches et des tomahawks, mais les fils du Grand Loup n'avaient aucune défense contre les germes portés par les blancs.

Les plus vieux partirent en premier, puis les enfants. Puis Kakouna, qui s'éteignit sans avoir dit un mot depuis des mois. Puis les robustes squaws elles-mêmes et les meilleurs guerriers, brûlants de fièvre et tordus de douleurs, moururent les uns après les autres. Aux premiers jours d'avril il ne restait plus que Loup Solitaire.



Celui-là, on dit que le Manitou lui a permis de regarder pour toujours l'endroit du fleuve où s'est enfoncé le navire en feu avec ses trésors et les cadavres de 36 pirates morts un funeste jour d'octobre.

Si vous prenez le chemin de la Pointe en direction de l'ouest, à peu près à mi-chemin entre la Côte-des-Bains et le quai, vous verrez

surgir du roc une tête magnifique, une tête d'Indien que des générations d'artistes se sont amusés à

peinturlurer, mais qui serait peut-être encore plus belle dans sa nudité minérale.

On dit que c'est Loup Solitaire, à jamais figé dans le roc, qui revoit sa vengeance chaque fois que le soleil se couche.

LES ORPHELINS DE LA RUE FRASER



LES ORPÈVRES DE LA RUE FRAZER



À la manière de Jean Narrache

J'vas vous conter c'qui s'est passé
V'là ben longtemps, un souèr d'hiver,
Un souèr que j'étais pas pressé
Pis que j'flânaï su 'a rue Fraser.



C'était aux alentours des Fêtes,
Pis y f'sait frette à g'ler d'la roche;
Y ventait pis y f'sait tempête
Assez, que l'mond' marchait tout croche!

Moé j'avais mon vieux capot d'chat,
Ma tuqu', pis mes mitain's de laine.
J'avais pas frett'. Mais y avait là,
Juste au coin d'la rue Lafontaine,

Deux pauvr's enfants en vest's de drap,
Nu-têt', les mains dans l'fond d'leu's poches...
Y avaient l'air g'lés comm' deux p'tit's loches.
Y faisaient pitié en verrat!

Pauvr's p'tits martyrs! Ienqu'à les vouèr,
Ça m'fendait l'coeur! Ça fait qu'j'approche,
J'lèv' mon chapeau, j'leu's dit bonsouèr...
Aussitôt le p'tit gars s'garroche,



Y m'prend l'bras pis y dit: « Monsieur,
Ma soeur a frett' pis alle a faim,
Monsieur, pour l'amour du bon Yeu,
Aidez-nous, vous serez ben fin!... »

Pis là y continue: « Monsieur,
Not' père est mort ça fait dix jours
Quand not' maison a passé au feu,
Not' mère est morte depuis toujours,

*Pis là on est tu-seuls nos deux;
Moé j'sus un homm' pis j'sus capable,
J'vas m'arranger, j'vas fair' c'que j'peux,
Mais ell', ma soeur... » Ah! Pauvr' p'tit yable!*

*En parlant y s'met à brailler,
Pis la p'tit' fill, pleure elle avec,
Pis moé ça s'met à m'travailler,
Les larm's me coul'nt chaqu' bord du bec...*

*Toujours que j'prends les deux enfants
Pis j'les emmène au Croissant d'or;
Au moins y faisait chaud là-d'dans,
Pis j'avais besoin d'un coup d'fort!*

*Si vous les aviez vu manger!
—Parc' que, ben sûr, le premier mot
Qu'j'ai dit un' fois ben installés,
C'est: Des pétaqu's, d'la graiss' de rô,*



*D'la soupe aux pois, en mass' du pain,
Des tart's, d'la crèm' pis du café!
J'ai deux enfants icitt' qu' ont faim,
Pis ayez pas peur, j'vas payer!*

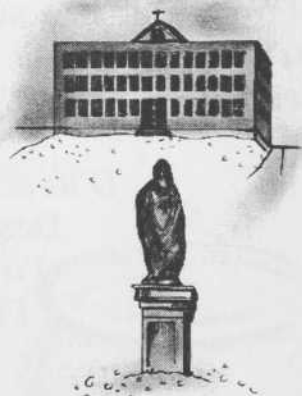
Les serveus's ont fait ça ben vite,
Pis les enfants ont dévoré.
Après j'ai fait mon hypocrite,
J'leu-z-ai dit comm' ça ben carré:

*« Bon, là vous avez ben mangé,
Vous avez chaud: j'ai fini là.
Astheur' venez, j'vas vous emm'ner,
On s'en va à l'orphelinat . »*

Les v'là qui se r'mett'nt à brailler...
*« Mon bon monsieur, me dit l' p'tit gars,
Pour êtr' ben franc on s'est sauvés,
On était à l'orphelinat... »*

Moé j'pars à rir' pis j'y répons:
*« Si tu pens's que j' le savais pas!
Vous devez avoir vos raisons:
C'est pas drôl', les orphelinats! »*

Pis j'continue d'un' voix émue,
Parc' que j'étais tout r'viré
Pis que j'sentais comm' la venue
De la grand' joie d'la Charité:



« Pleurez plus, là, c'est l'temps des Fêtes,
Ma femme a jamais eu d'enfant,
Je vous adopt'! Vous allez être
Ses deux cadeaux du jour de l'An! »

Depu's c'temps-là vous me voyez
Heureux comme un poisson dans l'eau:
J'ai deux enfants ben installés,
Pis dans la vie, y a rien d'plus beau.

Ouais. C'est ben ça qui s'est passé,
Y a ben longtemps, un souèr d'hiver,
Un souèr que j'étais pas pressé
Pis que j'flânais su 'a rue Fraser...



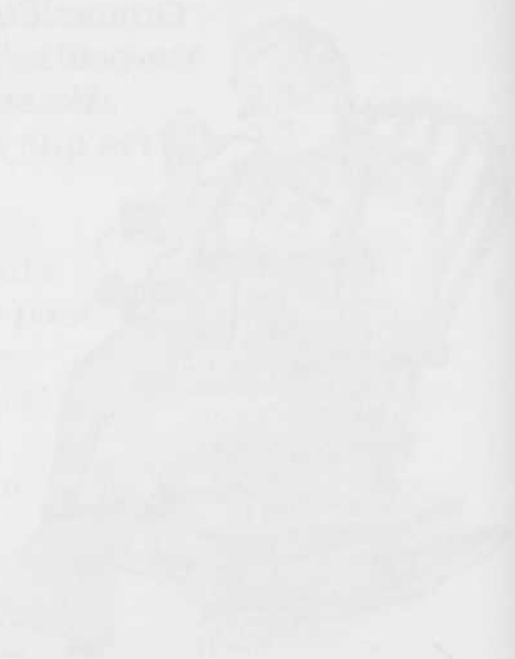
Let us not forget that the physician is not only a healer of the body but also a healer of the soul. He must be able to understand the patient's mind and emotions, and to help him to overcome his fears and doubts. This is the true art of medicine, and it is the duty of every physician to strive for it.

The physician must also be able to understand the patient's social and economic conditions, and to help him to overcome the obstacles that stand in his way. This is the true art of social medicine, and it is the duty of every physician to strive for it.

The physician must also be able to understand the patient's spiritual needs, and to help him to find peace and comfort in the face of death. This is the true art of spiritual medicine, and it is the duty of every physician to strive for it.

Let us not forget that the physician is not only a healer of the body but also a healer of the soul. He must be able to understand the patient's mind and emotions, and to help him to overcome his fears and doubts. This is the true art of medicine, and it is the duty of every physician to strive for it.

The physician must also be able to understand the patient's social and economic conditions, and to help him to overcome the obstacles that stand in his way. This is the true art of social medicine, and it is the duty of every physician to strive for it.



LES FOURNEAUX DE LA MÈRE LUCIE

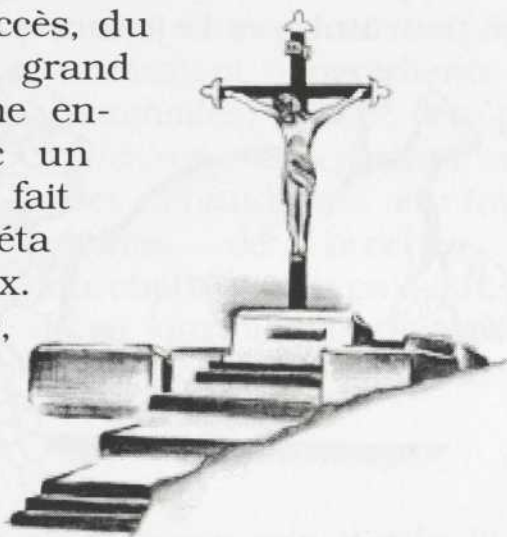


LES FOURNEAUX
DE LA MÈRE LUCIE



Au nord-ouest de Rivière-du-Loup, la rue Fraser rejoint les bretelles toutes modernes qui mènent au boulevard Hôtel-de-Ville et à la Transcanadienne. Mais elle ne se perd pas dans ces autres voies comme un vulgaire affluent : la rue Fraser se dédouble pour un bout. Une branche file jusqu'à la Route de la Montagne et Notre-Dame-du-Portage, l'autre part en parallèle, jusqu'au viaduc qui enjambe l'autoroute Jean-Lesage.

Juste à l'endroit où la rue Fraser touche les bretelles d'accès, du côté nord, il y a un grand calvaire érigé dans une enceinte de béton, avec un petit pin tout pelé qui fait comme une pauvre piéta devant le Christ en croix. Une plaque de cuivre, au pied du crucifié, porte ces mots :

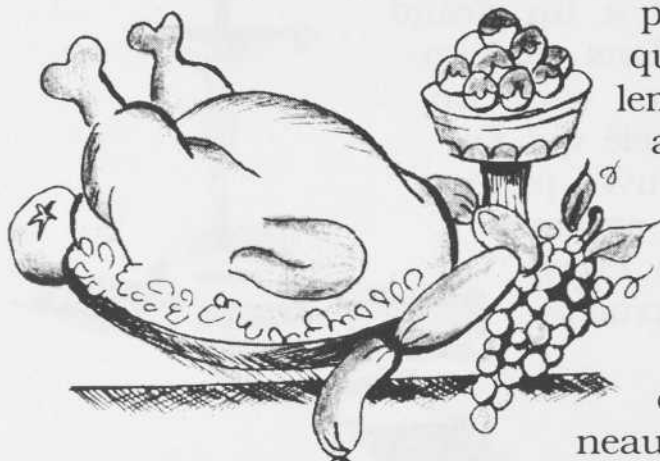


**«SOUVENIR CENTENAIRE
CRÉATION PAROISSE ST-PATRICE
1833-1933»**

Des vieux m'ont conté qu'il y avait une croix à cet endroit bien avant 1933. Ce morceau de terrain

aurait été marqué ainsi avant même que le premier train arrive ici. Rivière-du-Loup s'appelait encore Fraserville, la principale voie de communication était encore le fleuve et les portages. Là où s'élèvent aujourd'hui des centres commerciaux, des hôtels et des édifices à logements, il n'y avait que du bois debout, quelques lopins cultivés et un sentier gravelé.

Selon les récits des vieux donc, dans les anciens temps de Fraserville, il fut une époque où jeunes gens et jeunes filles se damnaient à manger. Ce n'est pas pourtant que la jeunesse de ces années-là ait été



plus mauvaise qu'ailleurs; seulement la place alors comptait sur une fricoteuse dépareillée.

Quand la mère Lucie était aux fourneaux, on raconte

qu'il n'était pas possible de résister à l'aspect, aux odeurs, au goût de ses soupes au barley¹ ou aux pois, de ses rôtis de porc ou de bœuf, de ses poulets et de ses omelettes, de ses ragoûts et de ses sauces.

¹ Barley (mot anglais) : orge.

Et je ne dis rien de ses desserts : tartes à la pichoune², gâteaux quatre-quarts³, grands-pères⁴ au sirop, beignes⁵ et croquignoles⁶, sucre à la crème et crème brûlée, voire simples michons⁷ au sucre d'érable... Miammm!



Quand il y avait une noce, un baptême, une première communion, des funérailles, la mère Lucie était toujours là. Les plus riches payaient ses services et lui fournissaient ingrédients et ustensiles. Chez les plus pauvres elle arrivait avec ses chaudrons et toutes sortes de broches, de fourchettes, de passoirs et de fouets dans la boîte de sa carriole. Parfois même elle apportait un quartier de porc ou un sac de farine.

² Pichoune : sauce contenant de la farine et de la mélasse, dans des proportions que chaque cordon-bleu garde évidemment secrètes!

³ Quatre-quarts : gâteau contenant un poids égal de farine, d'œufs, de sucre et de beurre.

⁴ Grands-pères : morceaux de pâtes simplement cuits à l'eau puis noyés dans un sirop.

⁵ Beignes : beignets.

⁶ Croquignoles : pâtisseries frites dans la graisse.

⁷ Michon : large tranche de pain de ménage noyée dans la crème fraîche et recouverte de sucre d'érable.

—Laissez Lucie faire l'ordinaire⁸! criait-elle en arrivant. Mais ses repas n'étaient jamais ordinaires...

Elle ne demandait alors qu'une chose : que le poêle chauffe un feu d'enfer pendant tout son office, été comme hiver.

D'ailleurs la mère Lucie n'avait jamais chaud, et personne ne peut se vanter de lui avoir vu une goutte de sueur au front, même penchée sur un poêle rouge en plein juillet, malgré son lourd tablier de coton et son large bonnet. Bonnet et tablier étaient toujours blancs comme la neige fraîche, et c'était un autre mystère : la mère Lucie n'a jamais taché ni l'un ni l'autre de mémoire de convive!

Drôle de personne que la mère Lucie. Plutôt maigre, elle avait pourtant les hanches larges sous son tablier. Pas jolie mais avenante : le regard doux malgré les yeux noirs, la bouche souriante, mais le nez pointu et le teint sombre. Ses cheveux? Bruns sans doute —je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un l'ait vue sans son bonnet. Et puis elle avait de grands pieds, toujours chaussés de grosses bottines soigneusement lacées.

⁸ L'ordinaire : ce qu'on sert d'habitude, l'ensemble des mets prévus pour un repas.



Elle demeurait dans une maison très petite et très simple, au bout du sentier qui allait devenir plus tard la rue Fraser. Avait-elle été mariée? Avait-elle des enfants? Personne ne le savait et il semble (cela aussi est étrange!) que personne ne se soit posé la question. Elle était arrivée un matin avec un beau cheval noir attelé à une carriole pleine de chaudrons et autres ustensiles de cuisine, elle avait aménagé dans la petite maison et du jour au lendemain il semble qu'elle soit devenue l'indispensable cuisinière de toutes les occasions heureuses ou tristes.

—Laissez Lucie faire l'ordinaire! disait la jeune mariée à sa mère, et la plupart du temps la mère de la mariée était bien contente de se décharger de ce fardeau. Car les femmes étaient coquettes en ce temps-là, et la mère de la mariée aimait bien avoir le temps de se pomponner comme il faut pour n'avoir pas moins bonne mine que la mère du marié!

—Laissez la mère Lucie faire à manger! disaient les voisines aux veuves et aux orphelines, et les pauvres survivantes étaient bien soulagées d'avoir du temps pour recevoir la parenté et le voisinage, pour prier au corps⁹ et pour se reposer un peu, elles qui parfois

⁹ Prier au corps, ou veiller au corps : être présent auprès du corps lavé mais pas toujours embaumé, qui était exposé dans la grande salle de la maison familiale jusqu'au petit matin des funérailles. Cette « veillée au corps » était ininterrompue et durait généralement trois jours et trois nuits.

avaient passé jours et nuits au chevet du malade depuis des semaines.

—Laissez la mère Lucie faire le réveillon ! disaient les cavaliers¹⁰ aux hôtes des soirées du Mardi Gras¹¹. Et les femmes avides de placotages entre commères, les filles aux jambes pleines des fourmis de la danse, toutes se laissaient convaincre sans résistance.

Le problème, c'est que les repas de la mère Lucie étaient de vrais festins. On travaillait fort dans ces temps-là, et l'on n'avait pas si souvent l'occasion de festoyer. Alors jeunes gens et jeunes filles mangeaient sans retenue, et souvent buvaient sans modération, et parfois dansaient sur le dimanche matin, voire sur le Mercredi des Cendres¹²!

On chuchote même qu'attendris pas une nourriture trop savoureuse, amollis par les vins de gadelles¹³ ou

¹⁰ Cavalier : soupirant agréé, amoureux dont les sentiments sont au moins acceptés sinon payés de retour...

¹¹ Mardi Gras : mardi précédant le Mercredi des Cendres, donc dernier jour avant le carême. Les Anciens profitaient du Mardi Gras pour fêter et s'empiffrer, en prévision des quarante jours de jeûne et d'abstinence qui les attendaient entre le Mercredi des Cendres et le Samedi Saint...

¹² S'il était parfois toléré que l'on danse le samedi soir ou à l'occasion de fêtes de carnaval comme le Mardi Gras, par contre il était formellement interdit, voire sacrilège de danser le jour du Seigneur ou dans la période préparant à la Passion!

¹³ Gadelles : variété de groseilles avec laquelle les Anciens vous préparaient un petit vin pas piqué des vers.



de cerises à grappes¹⁴ que la mère Lucie servait avec ses repas, certains allaient s'étendre dans la tasserie¹⁵ de foin ou sur les peaux de carrioles¹⁶ dans les hangars, et là...

Je ne voudrais pas être accusé de calomnie. Les vieux ont pu s'imaginer toutes sortes de choses. Peut-être que les jeunes n'allaient dans le foin ou sur les peaux de carrioles que pour faire un somme avant de recommencer la danse.

Mais chose certaine, les lendemains de veille, comme on dit, le travail aux champs ou dans les manufactures n'allait pas fort et les filles étaient bien mal à main¹⁷ pour le ménage et pour le train¹⁸! Et puis le dimanche suivant, quand il sortait du confessionnal, le curé avait un drôle de visage.

La chose a duré comme ça pendant un bout de temps. Le bedeau de la paroisse, qui souffrait

¹⁴ Cerises à grappes : baies sauvages, fruits du cerisier de Virginie. Les Anciens en faisaient un autre vin parfois fort capiteux.

¹⁵ Tasserie : coin de la grange où l'on entassait le foin.

¹⁶ Peaux de carrioles : peaux (souvent de bison) dont on se protégeait du froid pendant les déplacements en voitures à chevaux.

¹⁷ Mal à main : maladroit, gauche.

¹⁸ Train : ensemble des activités bi-quotidiennes nécessaires à l'opération d'une ferme (traite des vaches, nourriture des animaux, nettoyage de l'étable, travaux de laiterie...)

d'ulcères d'estomac et qui était scrupuleux comme une vieille fille, se désolait de voir le curé s'inquiéter de ses ouailles. Il pâtissait aussi de voir ses neveux et ses nièces s'empiffrer chaque fois qu'ils avaient l'occasion d'être invités à une veillée ou une cérémonie où la mère Lucie tenait les fourneaux. Surtout que lui ne mangeait que du pain trempé dans le lait et de la soupe maigre!

Alors un soir de Mardi Gras que la mère Lucie officiait chez un gros bourgeois de la rue de la Cour qui recevait pour l'occasion la fine fleur de la jeunesse des alentours, le bedeau (il s'appelait Thophile, je crois) a décidé de surveiller la cuisinière. Avec la complicité d'un cousin germain qui était justement cocher chez le bourgeois, le bedeau se cacha dans une soupente¹⁹ donnant sur la cuisine; une fente entre deux planches lui permettait d'observer les alentours du poêle.



De tout l'après-midi et de toute la soirée il ne vit rien de spécial, sauf que la mère Lucie n'avait jamais chaud, qu'elle ne se brûlait jamais les doigts, qu'elle ne salissait jamais son

¹⁹ Soupente : petite pièce de service, souvent guère plus vaste qu'un grand placard.

bonnet ni son tablier. Pour tout dire Thophile fut proprement émerveillé par l'habileté, la rapidité, la sûreté de main de la cuisinière.

—Je n'ai jamais vu personne de si adrette²⁰! devait-il déclarer plus tard.

Quand la mère Lucie quitta la maison de la rue de la Cour, il devait bien être deux heures du matin. Le matin du Mercredi des Cendres... car de bien entendu la fête ne s'était pas arrêtée avant minuit comme le commandaient pourtant la décence et tous les règlements de l'Église. Alourdis par un réveillon qui avait dépassé de loin la fin du Mardi Gras et qui se poursuivait en plein carême, le bourgeois et sa bourgeoise ne dirent rien quand le violoneux se remit à son crin-crin²¹ et quand les jeunes gens et jeunes filles recommencèrent à danser malgré le sacrilège évident.

De fait ça dansait encore quand la mère Lucie sortit par la porte d'en arrière, suivie discrètement par un Thophile scandalisé, courbaturé, affamé et assoiffé (il n'avait pas pensé à se munir de vivres et de boisson, dans sa cachette. Et le cousin cocher l'avait un peu oublié, avec tout le va-et-vient...).

²⁰ Adrette : adroite.

²¹ Crin-crin : violon de qualité incertaine.

Bref Thophile suivit la mère Lucie jusqu'à la petite maison au bout du sentier. Quand elle entra il s'approcha d'une fenêtre et vit...

Voici ce qu'il vit, selon le récit qu'il fit ensuite au curé et qu'il répéta plus tard aux marguilliers en jurant sur son honneur de chrétien et de bedeau que tout était vrai. Il avait encore la chair de poule en racontant, d'ailleurs...

—Quand elle est rentrée, commença-t-il, j'ai rien vu pantoute²² parce qu'y faisait noir comme chez les loups. Mais betôt²³ elle a allumé une lampe, pis là j'ai vu comme je vous vois. D'abord elle s'a assis sus un escabeau pis elle a ôté une de ses grosses bottines. Je me sus frotté les yeux mais ma grand' foi je me trompais pas : elle avait un pied de bouc! Avec le sabot fendu, pis toute. Elle a ôté son autre bottine : pareil pour l'autre pied.



Vous pensez ben que je commençais à avoir souleur²⁴... mais c'est rien, ça : v'là qu'elle ôte

²² Pantoute : du tout.

²³ Betôt : bientôt, peu après.

²⁴ Souleur : crainte subite, grande peur.

son bonnet blanc, pis qu'est-ce que je vois, sus le haut de sa tête? Deux cornes, deux petites cornettes luisantes! À part de ça que pour les ch'veux, je vous



dis qu'elle en avait pas ben, ben : quèques couettes qui ressemblaient plutôt à du poil de chèvre. Mais c'est pas toute : après ça elle se met en frais d'ôter son grand tablier blanc. Pis là qu'est-ce que j'aperçois? Une queue, une grand' queue enroulée autour de ses hanches!

À ce souvenir le pauvre Thophile se pâmait presque. Il fallut le remonter avec un petit coup de vin de messe.

—Une grand' queue avec le bout en pointe de lance! C'est pour ça qu'elle paraissait forte des hanches de même, continua-t-il enfin. Moé, quand j'ai vu ça, c'est ben simple, j'ai parti pour faire mon signe de croix, pis là j'ai arrêté sec. Je me suis dit qu'elle (ou lui!) était ben capable de me voir au travers du mur... Ça fait que j'ai couru d'une traite jusqu'au presbytère, j'ai réveillé monsieur le curé, je lui ai conté tout ça pis on est retournés avec de l'eau bénite. Monsieur le curé a jeté de l'eau bénite sur la petite maison, pis là...

Autre quasi-pâmoison, autre petit verre de vin de messe.



—Pis là, vrai comme la Sainte Vierge est la mère de Jésus, la maison a pris en feu! Aussitôt que l'eau bénite a touché les planches, la maison s'est embrasée tout d'un coup, pis ça a flambé quèques minutes, pis tout s'est écrasé en tisons. Monsieur le curé pis moé on a vu comme une forme rouge avec des cornes, pis il y a eu un grand «pouf», pis la forme est partie en boucane²⁵. Quand le jour s'est levé (le jour du Mercredi des Cendres), tout ce qui restait c'est un rond noir dans la neige. Pus de mère Lucie, pus de cheval, pus de maison, pus rien pantoute. Juste un rond noir.

Dès l'après-midi de ce Mercredi des Cendres, m'ont raconté les vieux, le curé du temps et les marguilliers sont allés en procession planter une croix au milieu du rond noir. Selon certains, mais ce



n'est pas sûr, le propriétaire du terrain aurait été justement le bourgeois de la rue de la Cour; on dit qu'il a consacré ce lopin à l'Église et c'est lui et ses descendants qui auraient payé pour les croix successives et même pour le calvaire actuel. Une manière de pénitence pour réparer leur mécréance²⁶ de ce Mercredi des Cendres.

²⁵ Boucane : fumée.

²⁶ Mécréance : absence de foi, manque de respect envers Dieu et son Église.

Je ne sais pas si tout ça est vrai... Peut-être même qu'il n'y a rien de vrai là-dedans : il me semble avoir vu quelque part que le calvaire avait été érigé sur l'emplacement d'un ancien cimetière.



Il reste que ce n'est peut-être pas un hasard si la ville de Rivière-du-Loup est reconnue mondialement comme un relais gastronomique. Et puis, est-ce un hasard si plusieurs des hôtels et restaurants de la ville sont situés sur la rue Fraser?...

The first of these is the fact that the United States is a young nation, and that its history is a history of growth and development. It is a history of a people who have been able to adapt themselves to a changing world, and who have been able to maintain their principles in the face of adversity. It is a history of a people who have been able to build a great nation out of a small colony, and who have been able to maintain their freedom in the face of oppression.

The second of these is the fact that the United States is a nation of immigrants. It is a nation of people who have come from all over the world, and who have brought with them their own customs and traditions. It is a nation of people who have been able to blend their own cultures with the culture of the United States, and who have been able to create a new and unique American identity.

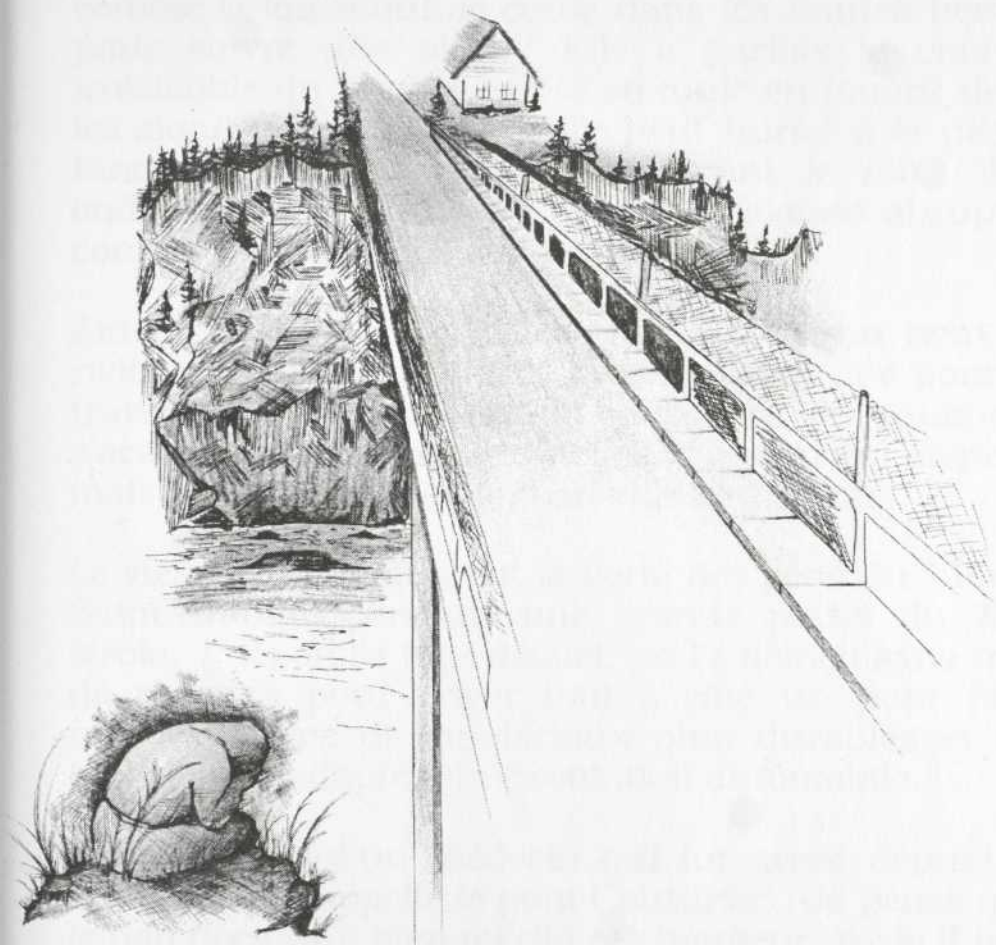
The third of these is the fact that the United States is a nation of pioneers. It is a nation of people who have been able to explore new frontiers, and who have been able to build a great nation out of a small colony. It is a nation of people who have been able to maintain their principles in the face of adversity, and who have been able to build a great nation out of a small colony.

The fourth of these is the fact that the United States is a nation of freedom. It is a nation of people who have been able to maintain their freedom in the face of oppression, and who have been able to build a great nation out of a small colony. It is a nation of people who have been able to maintain their principles in the face of adversity, and who have been able to build a great nation out of a small colony.

The fifth of these is the fact that the United States is a nation of progress. It is a nation of people who have been able to build a great nation out of a small colony, and who have been able to maintain their principles in the face of adversity. It is a nation of people who have been able to build a great nation out of a small colony, and who have been able to maintain their principles in the face of adversity.

THE HISTORY OF THE UNITED STATES

LE PONT DES ÂMES EN PEINE



LE PORT DES ÂMES EN PEINE



La rivière du Loup porte bien son nom : généralement paisible comme un animal repu, elle a des intervalles d'incroyable sauvagerie quand elle quitte la plaine et plonge vers le fleuve.

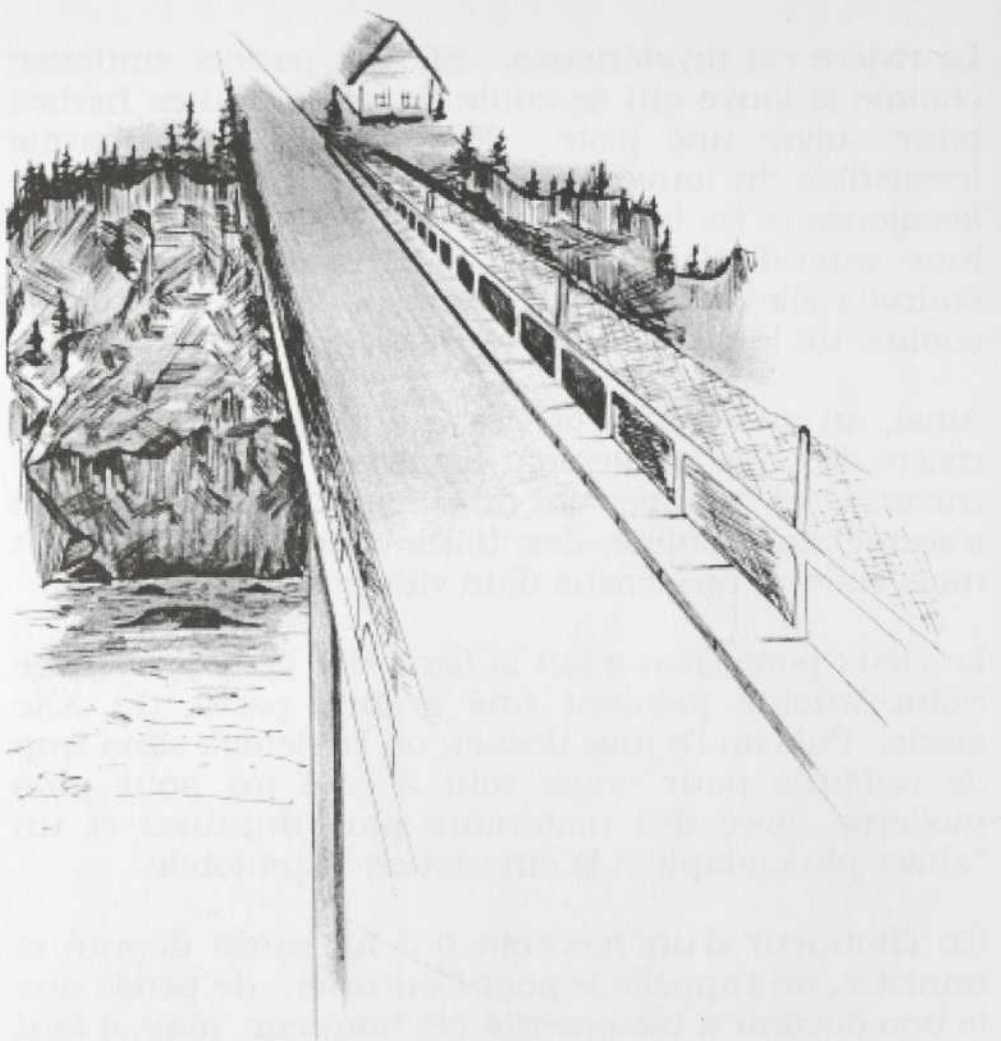
La rivière est mystérieuse. Elle est parfois sinueuse comme la louve qui se coule dans les hautes herbes pour suivre une piste. Elle a parfois le charme irrésistible du louveteau qui se roule en jouant dans les ajoncs et les bleuets. Elle peut hurler à la pleine lune quand elle chute en grugeant le roc. Par endroits elle se cache au creux de falaises abruptes comme un loup dans son terrier.

Ainsi, au sud-est de la ville qui a pris son nom, la rivière du Loup a tellement creusé son lit que pour la traverser les hommes ont dû construire des ponts qui s'accrochent comme des toiles d'araignées, aériens mais solides, au-dessus d'un vide vertigineux.

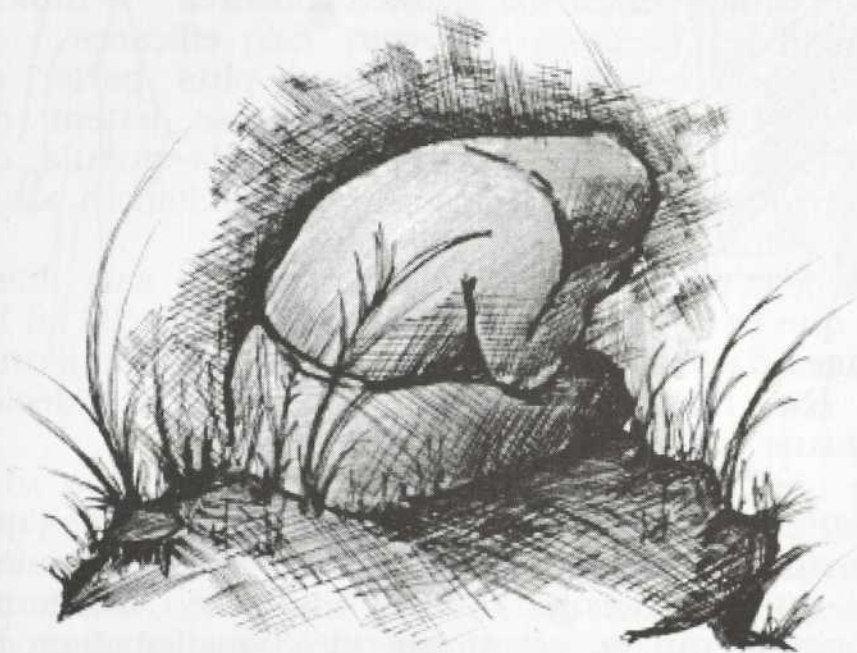
Le vieux pont Dion a fait la fierté des gens du Village Saint-Antoine pendant une grande partie du XXe siècle. Puis on l'a jugé désuet; on l'a démoli sans trop de remords pour ériger tout à côté un pont plus moderne, avec des matériaux plus durables et un tablier plus adapté à la circulation automobile.

En l'honneur d'un médecin qui fut aussi député et ministre, on l'appelle le pont Couturier. Je pense que le bon docteur a bien mérité cet honneur, mais il faut

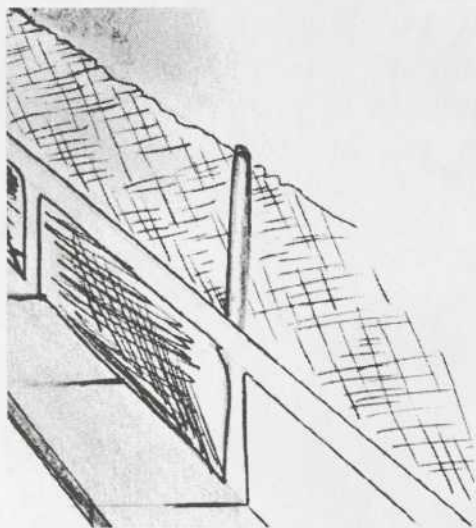
avouer que le nom d'un croque-mort aurait mieux convenu au pont pendant ses premières années.



Car plusieurs désespérés ont décidé, dans un intervalle de temps assez court, d'en faire le tremplin de leur plongeon vers l'au-delà. Or les âmes de ceux qui se tuaient à partir de ce pont flottaient longtemps dans les broussailles et dans les brumes. On m'a dit que dans ces années-là, même au plus chaud de l'été, il montait des souffles glacés de l'abîme. Certains automobilistes ont vu leur pare-brise se couvrir de buée en l'espace d'une seconde. Peu de piétons se risquaient à traverser le pont la nuit, et ceux qui l'osaient une fois ne le refaisaient plus jamais.



Je ne sais pas au juste combien de suicidés se sont écrasés sur les rochers affleurant de la rivière du Loup, loin, très loin en bas, sous le pont tout neuf... En tout cas leur nombre fut suffisant pour créer une sorte de psychose collective. Le pont Couturier fut même appelé un temps «le pont des suicidés».



Puis un jour les autorités se décidèrent à installer divers grillages et autres barrières pour arrêter les candidats au grand saut. Ces mesures semblent avoir été efficaces : on n'entend plus parler de gens qui se jettent du pont dans la gueule du Loup, loin, si loin en bas...

Seulement je sais bien, moi, que ce ne sont pas les barrières de métal ni les grillages d'acier qui ont arrêté l'hémorragie de jeunes vies. Rien ne peut arrêter un désespéré s'il a décidé de se tuer.

J'ai entendu deux histoires plus... convaincantes que les histoires de grillages et de barrières. La première veut que le dernier suicidé ait été un jeune philosophe qui se serait sacrifié pour apaiser les esprits maléfiques. Ayant un peu mélangé dans sa tête les théories de Socrate et Platon avec celles des

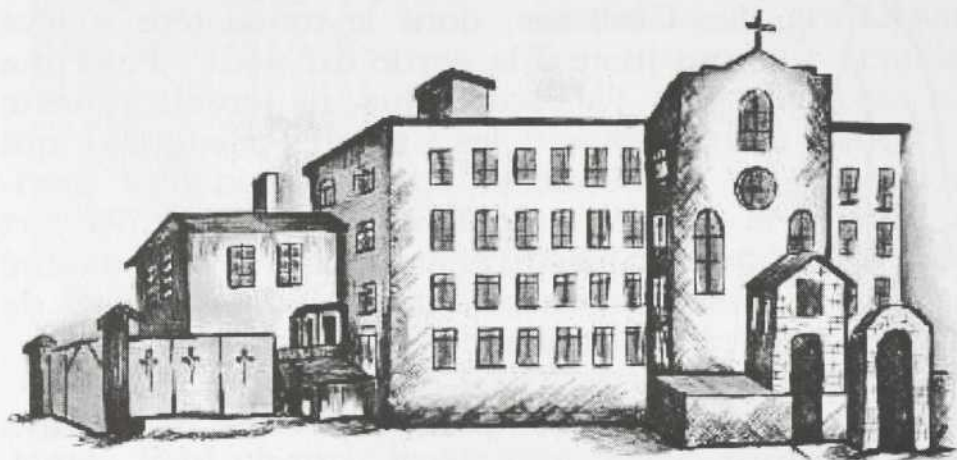
Incas et des Mayas, il aurait décidé de s'immoler pour traverser le Styx puis de fléchir Hadès, le dieu des enfers. Je sais que cela paraît fort obscur, mais des gens qui connaissaient assez le philosophe en question m'ont assuré qu'il était bien capable d'avoir réussi. En tout cas il n'y a plus eu de suicide après cela, et plus personne n'a éprouvé de malaise en traversant le pont. Coïncidence?



La seconde histoire raconte que les esprits des suicidés ont été apaisés par les prières des Clarisses, dont le monastère s'élève tout juste à la sortie du pont. Pour ma part j'accorde plus de crédit à cette version : les saintes femmes qui habitent là ont des contacts privilégiés avec le ciel. Je les crois fort capables d'aller chercher un damné jusque sous la fourche de Lucifer puis de le ramener dans le chemin du ciel!

Les jeunes d'aujourd'hui n'ont pas connu tout ça... Et c'est aussi bien ainsi. D'ailleurs presque personne ne se souvient du pont Dion, le pont Couturier n'est plus jamais appelé le pont des suicidés, et je pense que plusieurs résidents de la rue Beaubien-est ne savent même pas que leur côté de la rivière était connu jadis sous le nom de Village Saint-Antoine!

D'ailleurs je me demande combien de jeunes ont connaissance que le monastère des Clarisses est toujours là, et que les saintes femmes qui l'habitent continuent à étendre au-dessus de Rivière-du-Loup le parapluie de leurs prières...



Comment sont nées les fleurs

(légende biblique)

Dans les commencements, il y avait un ange qui regardait la création par-dessus l'épaule de Dieu.

Le matin du troisième jour, quand il vit la terre si nue sur le milieu des océans, il pleura tristement dans la barbe de Dieu.

Dieu secoua sa barbe au-dessus de la terre... Et la terre arrosée par les larmes de l'ange s'est couverte de fleurs, de verdure et de fruits.



L'ESPRIT DE LA CHUTE



L'ESPRIT DE LA CHUTE

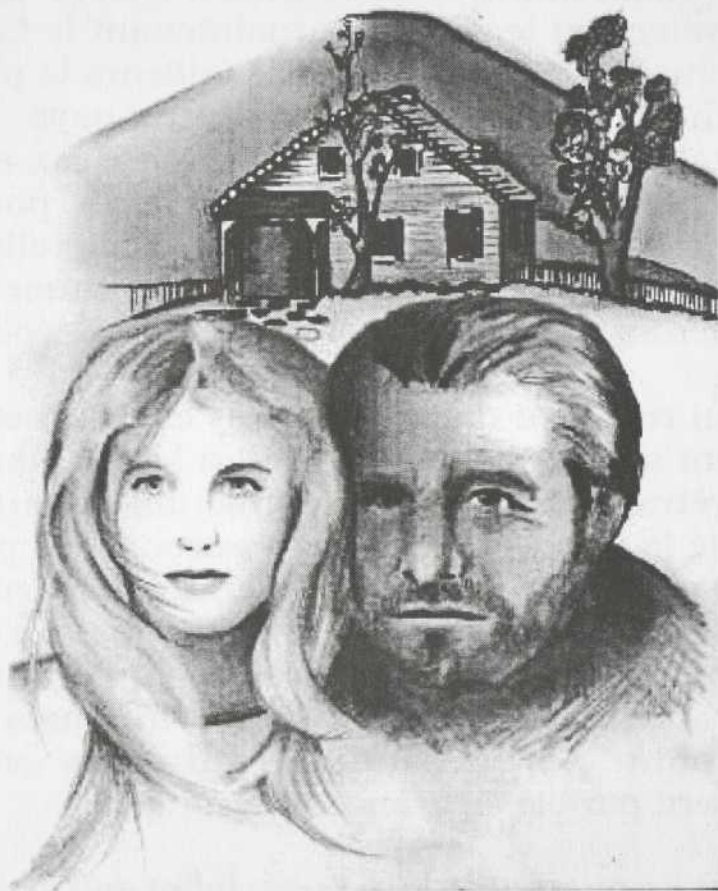


Si vous ne dormez pas, écoutez mon histoire. C'est l'histoire d'une jeune fille appelée Muguette, qui vivait à la Rivière-du-Loup il y a bien, bien longtemps. C'était dans les dernières années 1700, alors que les Anglais venaient juste de conquérir le Canada. Le général Wolfe et le général Montcalm étaient morts tous les deux là-bas, sur la plaine du vieil Abraham Martin. Mais les soldats du général Wolfe avaient eu le dessus et maintenant le Canada n'était plus la Nouvelle-France. D'ailleurs la plupart des Français étaient repartis au vieux pays. Ceux qui restaient étaient nés ici. Pendant deux siècles ils allaient s'appeler les Canadiens pour se distinguer des Anglais, avant qu'il y ait tellement d'Anglais au Canada que pour continuer à se distinguer ils en viennent à s'appeler Québécois.

Ceux qui restaient étaient pauvres et peu instruits. Ils étaient attachés à leurs terres, à leur langue et à leurs prêtres. La terre leur permettait de survivre, la langue leur permettait de se souvenir, les prêtres leur permettaient d'espérer. Certains disent qu'à force d'espérer on oublie de vivre, mais c'est là parole de philosophe. Moi je ne suis qu'un humble conteur, un peu sorcier si l'on veut; mais juste assez pour savoir que les grandes vérités engendrent parfois de grands mensonges.

Ceux qui restaient devaient subir la loi de l'Anglais.

Or donc dans ces temps-là, sur la falaise où plus tard devait s'élever la croix lumineuse de St-Ludger, il y avait une cabane en bois rond. Dans la cabane habitaient un veuf, Aimé Lescope, et sa fille Muguette.



Le père était aussi vaillant que triste, la fille était aussi jolie que bonne ; il y avait du gibier dans les bois d'alentours et du poisson dans les eaux de la rivière. Aussi ces deux-là n'avaient pas eu grande connaissance de la guerre, de la conquête, de l'occupation. Loin de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal, on n'avait pas encore vu beaucoup d'Anglais — pas plus qu'on ne voyait beaucoup de Français quelques années auparavant.

Sur les bords de la rivière du Loup, on rencontrait plutôt des Indiens, quelques coureurs des bois, quelques voyageurs engagés dans le grand portage; parfois un missionnaire.

La vie d'Aimé Lescope et de sa fille Muguette aurait pu continuer à couler, calme et paisible comme un ruisseau... Mais il arriva qu'un certain Fraser devint seigneur de la rivière du Loup ; avec lui quelques Anglais vinrent s'établir non loin de la Pointe.

Il arriva encore que l'un de ces Anglais vit passer Muguette un jour qu'elle allait échanger quatre perdrix contre un petit sac de sel. Il ne lui fallut qu'un coup d'œil pour se convaincre qu'il n'avait jamais vu une aussi belle fille.

Il était fiancé, cet Anglais; il allait se marier devant le pasteur de son église anglicane. Il n'aurait pas dû ressentir de passion pour une autre que sa promise —même si sa promise était une grande perche à cheveux rouges avec des dents d'un pouce de long. Mais c'était une bonne fille, travaillante et d'humeur égale, et lui n'était guère beau non plus, *goddam!*... Seulement la passion lui brûla le corps dès qu'il eut vu Muguette.

Il en oublia sa promise, son mariage, sa religion et sa raison. Il suivit Muguette de loin quand elle repassa pour s'en retourner à la cabane de son père. Il la suivit comme un renard suit une perdrix, comme un putois suit une souris, en se cachant dans les broussailles, en étouffant le bruit de ses pas et en retenant son souffle.

Muguette remontait le sentier longeant la rivière. Au pied de la Chute elle posa son sac de sel et s'étira comme une chatte au soleil. Dissimulé dans un taillis, l'Anglais la mangeait des yeux.

Puis elle reprit le sac, le balança sur son épaule et entreprit d'escalader la pente; l'Anglais suivait toujours. La jeune fille avait l'agilité et la grâce d'une chèvre des montagnes; l'homme, plus balourd, brisait parfois une branche et soufflait fort.



Mais le bruit de la Chute couvrait tous les autres bruits, et Muguette ne l'entendait pas.

Au sommet Muguette s'arrêta un moment pour regarder le merveilleux panorama de la rivière en contrebas, de la ville naissante, du fleuve au loin, énorme et gris...



C'est à cet instant que l'Anglais surgit. Il se jeta sur elle et essaya de l'embrasser. Elle se débattit, cria. Affolé, il lui ferma la bouche d'un coup de poing. Elle tomba.

Alors l'Anglais lui mit un pied sur la gorge et d'une main lui fit signe de se taire tandis que de l'autre il défaisait son haut-de-chausse. Muguette, les yeux agrandis par l'horreur autant que par la douleur, se calma et fit mine de se soumettre.

Mais sitôt que l'Anglais leva son pied de sur son cou, elle roula de côté avec la vivacité d'un lièvre, bondit sur ses jambes et prit sa course vers la

Chute proche. L'Anglais la suivit en jurant, après s'être rajusté tant bien que mal.

Pourquoi Muguette courut-elle vers la Chute? Pourquoi ne courut-elle pas plutôt vers la maison de son père? Personne ne le saura jamais. Peut-être eut-elle ce réflexe pour protéger son père, comme ces animaux traqués qui cherchent à entraîner le chasseur loin du gîte, de la tanière, du nid... Peut-être, dans son affolement, courut-elle simplement droit devant elle sans se demander où elle allait.

Toujours est-il que bientôt elle se trouva piégée, acculée au précipice. Elle s'arrêta, haletante, hagarde, dans la buée lumineuse qui montait du gouffre. Et tout autour de sa tête il y avait un arc-en-ciel, car le soleil jouait dans les gouttelettes et l'explosion de ses couleurs faisait chatoyer les cheveux de la jeune fille.

L'Anglais riait maintenant; il prenait son temps. Il marchait tranquillement vers sa proie, en disant des choses qu'elle ne comprenait pas car il les disait en anglais:

—*Goddam cheeky, you'll know the victor's law!*

Mais elle comprenait bien la signification de ses gestes obscènes, et la lueur dans ses petits yeux plissés.

Elle le laissa s'approcher sans crier, sans bouger. Et quand il fut à portée, elle tendit les bras avec la soudaineté d'un serpent qui frappe, plongea ses deux mains dans l'abondante chevelure du misérable et sauta dans le vide.

Surpris, incapable de contrôler le poids qui le pliait en avant, l'Anglais fut entraîné. Ils tombèrent ensemble, la jeune fille sans un cri, l'Anglais en hurlant comme un porc qu'on égorge. Ils tombèrent de plus de cent pieds de haut. Muguette relâcha sa prise en touchant l'eau et les tourbillons impitoyables de la Chute les éloignèrent aussitôt l'un de l'autre.

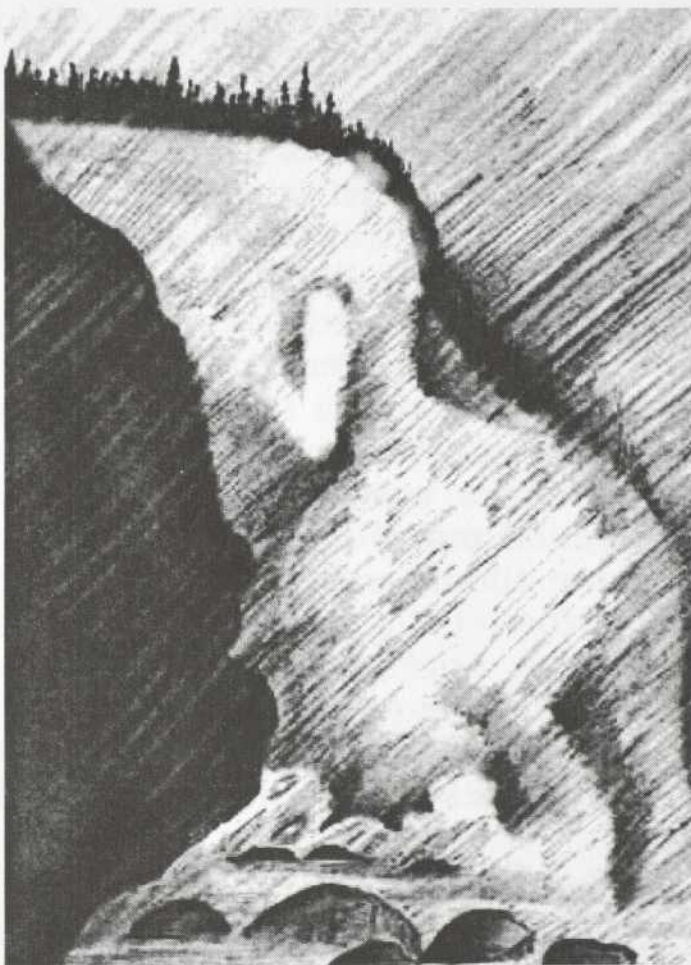
L'Anglais alla se fracasser sur un bloc de rocher, fut repris par le courant, ballotté d'une rive à l'autre et entraîné jusqu'au fleuve. On ne retrouva jamais son corps.

Muguette, elle, fut noyée dans les remous de la Chute puis déposée comme avec douceur sur les galets de la rive. On la trouva le même jour et on la ramena à son père désespéré.

Personne n'a jamais su ce qui s'était vraiment passé, ce jour-là, il y a très, très longtemps. Les Anglais ont cherché en vain leur compatriote pendant quelques jours, puis on conclut qu'il s'était enfui avec une Indienne ou qu'il était monté à bord d'un navire en partance pour l'Europe. Sa grande perche de fiancée trouva vite un nouveau mari malgré ses cheveux rouges et ses dents d'un pouce de long, car tout de même c'était une bonne fille, travaillante et d'humeur égale.

Quant au père de Muguette, le pauvre Aimé Lescope, il pensa que sa fille avait fait un faux pas en escaladant le sentier, ou qu'elle avait eu un vertige alors qu'elle se trouvait au bord du précipice. Lui qui n'était pas encore consolé d'avoir perdu sa femme, il ne résista pas à ce nouveau coup du sort. Peu de jours après l'enterrement de Muguette, il fut pris des fièvres; et malgré les soins attentifs d'un homme-médecine que ses amis indiens avaient dépêché à son chevet, il mourut dans l'automne. Peu à peu sa cabane tomba en ruines, puis fut recouverte par l'herbe et les jeunes pousses. Longtemps, longtemps après, des gens pieux allaient, sans le savoir, élever à l'emplacement de cette cabane cette grande croix qui illumine maintenant chaque nuit les hauteurs de St-Ludger.

Seulement depuis le jour tragique que je vous ai conté, il arrive parfois qu'on voit une forme dans la buée qui s'élève au pied de la grande cascade, aussi bien dans les chaleurs de l'été que dans les gels de février. Si vous regardez bien, la prochaine fois que vous vous promènerez au Parc de la Chute, vous la verrez peut-être.



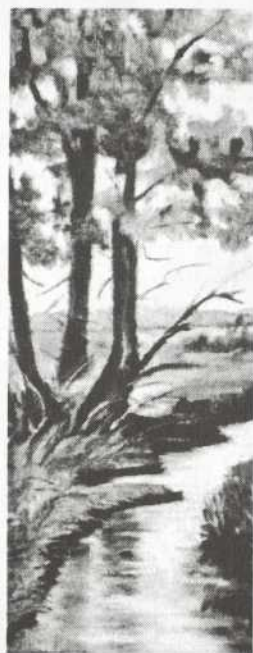
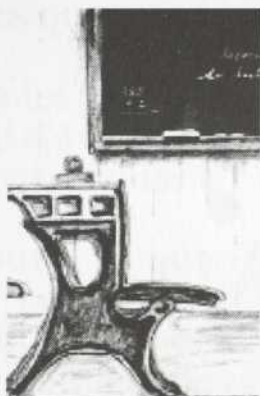
C'est la forme élancée d'une grande jeune fille. On ne distingue pas son visage, mais on voit bien chatoyer le soleil autour de sa chevelure.

Personne n'a jamais su ce qui s'était passé dans les dernières années 1700, aussi personne ne sait au juste quelle est la forme que dessine la vapeur de la Chute de la rivière du Loup. Des gens, un jour, l'ont appelée simplement "L'Esprit de la Chute".

Moi seul, je sais qui est cet esprit; mais moi je suis un peu sorcier.

Alors vous pouvez croire à mon histoire!

LE GRAND-BRAS



LE GRAND-BRAS



Dans le cinquième rang de Ste-Hélène il y a un ruisseau qui s'appelle « le ruisseau du Grand-Bras », et qui se jette dans la rivière du Loup. Je gage que vous ne savez pas comment ça se fait que ce ruisseau-là s'appelle le « Grand-Bras »? Éh! bien, moi qui vous parle, je vais vous le dire. Vous savez que je suis un peu sorcier, alors ça m'arrive de remonter le temps; c'est pour ça que je sais des choses que personne d'autre ne peut savoir...

L'histoire que je vais vous conter n'est pas d'hier, ni même d'avant-hier. Vos grands-parents n'étaient pas encore nés quand c'est arrivé, je pense bien.

Toujours que dans ce temps-là, un soir de Noël, une femme du cinquième rang a mis au monde un petit garçon infirme.

Ah! C'était un beau gros bébé, bien en santé à part ça, tout



rose, plein d'appétit et avec des bons poumons, parce qu'il criait fort en torvisse!

Seulement le pauvre petit ange, il avait juste un bras et demi. Son bras droit était normal, mais son bras

gauche finissait au coude, avec une espèce de petite main accrochée là qui avait juste trois espèces d'ergots.

La pauvre mère, qui s'appelait Jeannette, en a pleuré un coup quand elle a vu ça, vous pensez bien. Quant au père (son nom, c'était Louison), il n'était pas trop heureux lui non plus. Vous comprenez, c'était des gens pas riches, puis dans ce temps-là il n'y avait pas d'aide ou de pension pour les infirmes...

Faut dire itou que le nouveau-né était leur treizième enfant, mais c'était leur premier garçon. Ils avaient eu douze filles en ligne! Ça fait que Louison commençait à avoir hâte d'avoir de l'aide sur sa terre parce que douze filles encore trop jeunes pour se marier, avec sa Jeannette puis lui, ça faisait quatorze bouches à nourrir. Pis v'là qu'astheure en plus il faudrait nourrir un infirme, qui ne serait jamais capable de bûcher, de tenir les deux manchons de la charrue, de faucher à la grand'faux... Ah! Le pauvre Louison était bien découragé.

—Tu parles d'un beau cadeau de Noël! qu'il disait à la sage-femme...

Il n'aurait pas voulu faire de la peine à sa Jeannette, mais dans ce temps-là, vous savez comment étaient les hommes : ils ne pouvaient jamais s'imaginer que le malheur venait d'eux-mêmes. Ça fait que Louison s'était mis à jongler que ce n'était quasiment pas

normal que sa femme lui ait donné douze filles en ligne, puis en treizième un garçon qui avait juste un bras et demi...

Toujours, il fallait bien que la vie continue. Louison est retourné aux chantiers le lendemain des Rois¹, la belle-mère est venue finir de relever Jeannette, puis les saisons ont passé. Mais Louison et Jeannette n'ont pas eu d'autres enfants.

La famille était pauvre, je vous en ai parlé. Louison était un bien gros travaillant, Jeannette était une ménagère dépareillée² puis les filles faisaient de leur mieux pour aider ; mais une petite terre dans le fond d'un rang, trois vaches, un cochon, quelques poules et un vieux cheval, ça ne fait pas un bien gros royaume... Autant dire que les gâteries puis les rubans, ce n'était pas la coutume dans cette famille-là.

Mais un dans l'autre, on vivait. En tout cas on survivait. Louison avait un vieux fusil à pierre du temps des Français, puis quand il avait la chance, il ajoutait du chevreuil à l'ordinaire, ou quelques outardes. Dans ce temps-là les gardes-chasses ne passaient pas trop souvent par les rangs de Ste-Hélène, heureusement!

¹ Les Rois : importante fête religieuse, célébrée le 6 janvier.

² Dépareillée : sans pareille.

Et puis l'été on prenait de la truite dans le ruisseau qui coulait au fronteau³ de la terre. Et puis il y avait les fraises, les framboises, les noisettes, les faines...

Ah! J'ai oublié de vous dire que le petit gars avec un bras et demi, Jeannette aurait bien voulu l'appeler Noël, vu qu'il était venu au monde le 25 décembre. Mais Louison avait refusé tout net :

—Le petit Jésus n'a pas été assez généreux pour le mettre au monde avec ses deux bras puis ses deux mains, ça fait qu'on ne lui ne donnera pas le nom de sa fête certain!

Jeannette avait bien peur que ce soit une sorte de blasphème, mais elle n'a pas osé ostiner son mari. Ça fait que le petit gars, ils l'ont appelé Michel.

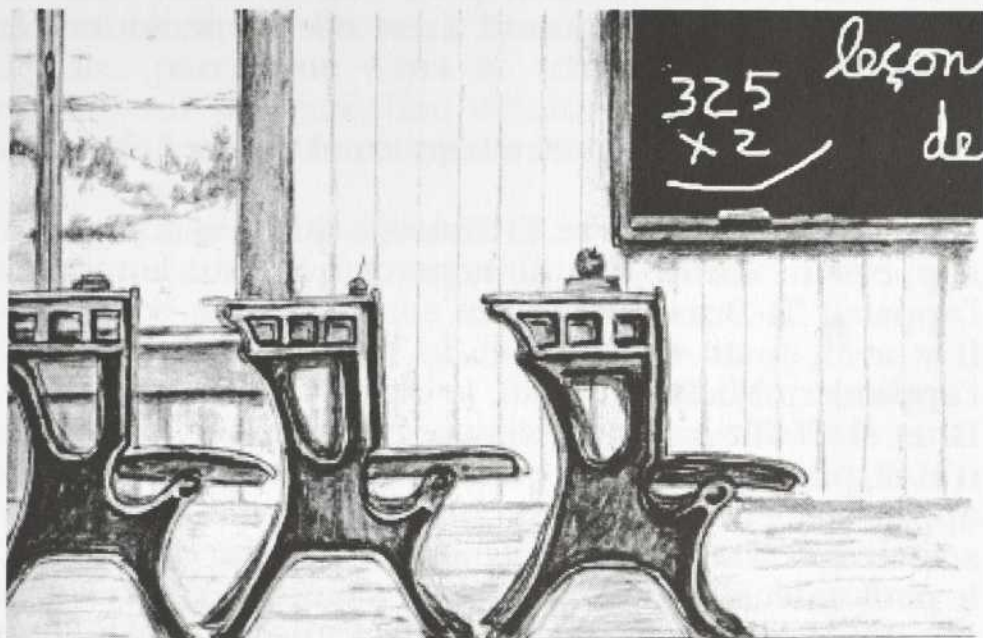
—C'est correct qu'il ait un nom avec un « mi », vu qu'il a juste un demi-bras, a murmuré Louison avec amertume.

Jeannette n'a pas parlé, mais elle a pensé que Michel, c'était le nom du plus fort des archanges...

Bon. Toujours que le temps a passé comme je vous le disais tantôt, puis qu'un bel automne, Michel est

³ Fronteau : extrémité de la terre, souvent marquée par un ruisseau, un chemin, une clôture... servant de frontière avec la terre du voisin.

rentré à l'école avec ses cinq sœurs les plus jeunes. Les autres avaient fini leur instruction.



Vous savez comment sont les enfants... Ça peut être cruel sans bon sens. Tout de suite Michel s'est retrouvé avec un sobriquet : tout le monde l'appelait Ti-Bras... Pendant les récréations, les autres ne voulaient pas jouer au ballon ou à la tague⁴ avec lui, ils le poussaient en lui criant :

—Va-t-en, Ti-Bras!

⁴ Tague : jeu d'enfants; celui qui a la tague doit courir après ses camarades et en toucher un pour lui « donner la tague ». À la *tague malade*, celui qui l'a doit garder la main posée à l'endroit où on l'a touché pendant qu'il court pour la passer à un autre.

Il y en a même qui disaient :

—Le seul jeu qui est bon pour lui, Ti-Bras, c'est la cachette. Parce que quand il est caché, personne se force pour le retrouver!

Je vous le dis, ça peut être bien cruel, des enfants.

En tout cas! Le pauvre Ti-Bras (je suis aussi bien de l'appeler de même moi itou, parce que tout le monde l'appelait Ti-Bras, même ses sœurs, même son père. Il y avait juste sa mère et la maîtresse d'école qui l'appelaient Michel)... Bon, je disais que le pauvre Ti-Bras, il n'était pas bien bien heureux à l'école. Ah! Il n'était pas plus cancre qu'un autre, même qu'il avait appris ses lettres puis ses chiffres plus vite que toutes ses sœurs. En plus ça n'avait pas été long qu'il savait le petit catéchisme par cœur, et même les capitales et des grands bouts de l'Histoire du Canada.

Seulement les enfants passaient leur temps à se moquer de lui, les gars surtout. Il y en avait un, je ne sais plus son nom de famille mais son petit nom c'était Joachim; lui, on aurait dit que son plaisir dans la vie, c'était de faire endêver⁵ Ti-Bras. Il le poussait dans les rangs, il lui garrochait⁶ des bouts de craie quand la maîtresse avait le dos tourné. Mais le pire

⁵ Faire endêver quelqu'un : le taquiner méchamment, le faire enrager.

⁶ Garrocher : lancer.

c'était pendant les récréations : il passait son temps à se moquer de son bras.

Les sœurs de Ti-Bras ne pouvaient pas trop le défendre, parce que dans ce temps-là, vous savez bien, la cour de récréation c'était : un côté de l'école pour les filles, l'autre côté pour les gars...

Éh! bien ce maudit Joachim-là, vous me croirez si vous pouvez, c'est lui pareil qui a donné l'idée à Ti-Bras.

Un bon matin il arrive à l'école avec un rondin d'érable, puis là il jette ça sur le pupitre de Ti-Bras en disant :

—Tiens, Ti-Bras, attache donc ça à tes trois griffes, comme ça tu vas avoir les deux bras de la même longueur!

Puis il s'est mis à rire comme un malvat⁷ qu'il était. La maîtresse, par exemple, elle ne l'a pas trouvé drôle. Elle l'a envoyé se mettre à genoux en avant. Puis elle a essayé de consoler Ti-Bras :

—Ne t'occupe pas de lui, mon pauvre Michel, il ne sait pas ce qu'il fait. Tiens, va mettre ton rondin dans le poêle, après on va dire la prière puis on va commencer la leçon d'Histoire Sainte.

⁷ Malvat : méchant, mauvaise personne.

Mais là Ti-Bras a levé son bras droit, celui qui était normal, et il a dit :

—S'il vous plaît, Mademoiselle, je voudrais le garder, le rondin.

—Fais comme tu veux, a dit la maîtresse un peu surprise.

Le polisson à Joachim, lui, à genoux en avant, il s'est reviré puis il a dit en ricanant :

—Il veut l'amener chez eux, Mademoiselle. Ils sont tellement pauvres que pour une fois, ils vont pouvoir chauffer le poêle!

La maîtresse a reviré Joachim avec une bonne claque le long d'une oreille. Dans ce temps-là, les polissons n'avaient pas toujours le dernier mot.

En tout cas! La classe a commencé, la journée a passé, puis les enfants sont retournés chez eux. Aussitôt arrivé, Ti-Bras court s'enfermer dans le fournil⁸ jusqu'à temps que sa mère l'appelle pour souper. Après souper il faisait noir, on dit le chapelet puis on se couche. Le lendemain c'était samedi : aussitôt levé mon Ti-Bras disparaît dans le fournil, il

⁸ Fournil : petit hangar servant à la fois de pièce de débarras, d'atelier, d'entrepôt. Ce mot est aussi utilisé dans certaines régions pour désigner la « cuisine d'été ».

vient juste dîner en courant pis envoie! Encore dans le fournil.



Louison était aux chantiers⁹, c'était en hiver, Jeannette avait bien trop d'ouvrage pour s'inquiéter de ce qu'il faisait là. Ça fait que Ti-Bras a pu gosser¹⁰ toute la fin de semaine. Parce que c'est ça qu'il faisait, vous comprenez? Dans le fournil, il y avait les outils de son père. Une varlope, un guillaume, deux ou trois ciseaux à bois, une petite hache, une égoïne, un vilebrequin, un bon couteau surtout. Plus

⁹ Chantiers : désigne ici une exploitation forestière. Une bonne partie des cultivateurs québécois s'engageaient comme bûcherons pendant l'hiver.

¹⁰ Gosser : sculpter, travailler le bois au couteau.

quelques clous, quelques vis, des retailles¹¹ de cuir, des morceaux de bois secs... Tout ce qu'un habitant¹², même pauvre, a dans son fournil.

Toujours est-il que Ti-Bras s'était mis dans la tête de se tailler une moitié de bras, avec une main à cinq doigts. Puis là, cette fin de semaine-là, dans ce fournil-là du cinquième rang de Ste-Hélène de Kamouraska, il s'est produit une sorte de miracle. C'est que cet enfant-là, avec un couteau et un bout de bois, il faisait des merveilles! Au commencement il a eu un peu de misère, bien sûr. D'abord trouver comment tenir solidement la pièce avec ses trois ergots pour la travailler de sa bonne main. Ensuite choisir les bonnes affaires : par exemple il a commencé à vouloir gosser le rondin d'érable de Joachim. Mais vous comprenez bien que de l'érable encore vert, ce n'est pas d'adon¹³ beaucoup pour le gossage... Alors vitelement Ti-Bras s'est essayé avec d'autres bois, puis ça n'a pas été long qu'il s'est trouvé un morceau de tilleul juste de la bonne grosseur.

Pour faire court, je vous dirai que le dimanche au soir, quand sa mère l'a appelé pour souper, Ti-Bras est apparu dans la cuisine avec ses deux manches dépliées et une main gauche qui lui touchait le

¹¹ Retailles : chutes, morceaux restant après la taille.

¹² Habitant : nom que se donnaient eux-mêmes les paysans québécois; synonyme de cultivateur.

¹³ D'adon : convenable, idoine

genou. Parce que voyez-vous, en se dépêchant il avait fait un peu trop long, alors son bras rapporté¹⁴ était un peu plus long que l'autre... Mais à part ça, c'était pas croyable : il y avait des vis là-dedans mais invisibles, des cordons de cuir, je ne sais plus... En tout cas les trois ergots de Ti-Bras faisaient marcher ses cinq doigts de bois comme des vrais. Tout ça était tellement bien travaillé qu'à la clarté de la lampe à l'huile, vous auriez juré que ce petit gars-là avait deux bras et deux mains bien ordinaires comme tout un chacun.

Jeannette n'en revenait pas, puis les douze filles non plus.

Mais le plus beau, c'est quand Jeannette a mis le rôti de porc sur la table (parce que pour une fois ils avaient un bon rôti, les pauvres!). Vous me croirez si vous voulez, Ti-Bras s'est levé, il a pris la fourchette dans sa main de bois, le couteau dans sa vraie main, puis il a coupé des belles tranches de rôti sans jamais échapper la fourchette. Après il a pris sa tasse avec sa main de bois, le « thépot¹⁵ » avec sa main de chair, puis il s'est versé un bon thé.

Et puis c'est pas tout, ça, vous pensez bien. Imaginez-vous quand les enfants sont entrés à l'école le lundi matin! Bien sûr le Joachim, en arrivant dans

¹⁴ Rapporté : ajouté, postiche.

¹⁵ Thépot (prononcer [tépo]) : théière. De l'anglais « tea pot ».

les rangs, s'est mis à poussailler Ti-Bras comme d'habitude. Mais là, surprise! Mon Ti-Bras se devire¹⁶, il prend Joachim à la gorge avec sa main de bois, puis il se met à lui serrer le gargoton¹⁷. Le Joachim éventait les cris¹⁸, il était blême comme un linceul.

La maîtresse les a séparés, puis elle a voulu savoir comment ça se faisait que Ti-Bras était rendu avec deux bras, deux mains. Les sœurs de Ti-Bras lui ont conté ça. Vous comprenez, pour la première fois elles étaient fières de leur petit frère. La maîtresse a fait retrousser la manche à Ti-Bras, elle a regardé son emmanchure¹⁹, pis elle a dit :

—Je n'ai jamais rien vu d'aussi ingénieux ni d'aussi bien travaillé. Mon Michel, je te prédis un brillant avenir!

Là, Joachim a mis son grain de sel. Il avait l'œil, le v'limeux²⁰, puis il n'avait pas encore avalé sa prise de cou.

—Peuh! Qu'il a ricané, c'est même pas de la bonne mesure ce bras-là, vous voyez bien qu'il est plus long que l'autre!

¹⁶ Se devire : se retourne.

¹⁷ Gargoton : gosier.

¹⁸ Éventer les cris : hurler comme un perdu.

¹⁹ Emmanchure : invention, innovation technique réalisée avec les moyens du bord.

²⁰ V'limeux : déformation de « venimeux » ; méchant, malveillant.

La maîtresse ne s'est pas fâchée, elle a juste dit :

—Tu as raison, Joachim. Et dorénavant, mon pauvre Michel, j'ai bien peur qu'il va falloir t'appeler Grand-Bras...

C'est comme ça que le nom lui est resté. Depuis ce temps-là, tout le monde a appelé Michel « Grand-Bras », même ses sœurs, même son père, même sa mère et la maîtresse d'école.

Mais mon histoire ne finit pas là, pas tout à fait. Grand-Bras, il faut que je vous le dise, il a continué à gossier, à sculpter, comme disait la maîtresse d'école. D'abord, à chaque année, il se faisait un nouveau bras pour s'ajuster à son grandissement naturel, puis aussi parce que du bois, du cuir et du fer, ça finit par s'user. Mais à part ça il s'est mis à sculpter des animaux, des petits Jésus, des Saintes vierges, toutes sortes de choses. Pis c'était tant tellement beau, ces figures-là, que les gens voulaient en avoir pour leur salon, pour les églises, pour donner en cadeau à la parenté des États.

Grand-Bras n'a jamais rien signé, ça fait qu'aujourd'hui ça serait bien malaisé²¹ de retracer ses sculptures. Mais il y a une chose : à un moment donné, il y a un jeune qui est venu passer un bout de temps avec lui, un lointain parent je pense bien.

²¹ Malaisé : difficile.

C'était un petit gars de St-Jean-Port-Joli; je pense me rappeler qu'il s'appelait Bourgeois, ou peut-être bien Bourgault. Il paraît que Grand-Bras lui aurait montré bien des affaires...

Malheureusement il est mort bien jeune, Grand-Bras, puis il n'avait pas eu le temps de se marier. Il s'était bâti une cabane au fronteau de la terre, sur le bord du ruisseau; c'est là qu'il allait gosser à toutes les fois qu'il pouvait. Quand il est mort son père a fermé la cabane. Pas longtemps après le tonnerre est tombé pas loin, il y a eu un feu puis la cabane a brûlé.

Mais le ruisseau a gardé le nom, vous comprenez?

C'est pour ça qu'on l'appelle encore le ruisseau du Grand-Bras...



Comment le merle est devenu rouge-gorge

Dans l'Amérique des premiers temps, le merle était tout gris, tout terne, et ça le rendait bien malheureux. Les autres oiseaux avaient de magnifiques plumages: le geai avait son habit bleu, le chardonneret son habit jaune, le roselin son collier rouge. Et je ne parle pas du colibri, qui brillait au soleil comme un soupir de rubis dans un souffle d'émeraude.

—Le carouge a ses épaulettes, au moins! se plaignait le merle. Le jaseur des cèdres ne sort jamais sans son diadème, ni le pic sans son collier!

Alors le Manitou, qui avait entendu, tendit la main à travers le ciel, prit un peu du soleil couchant et fit une écharpe au merle...



THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION
PUBLISHED WEEKLY
Subscription Price, \$5.00 per Annum in Advance
Single Copies, 15 Cents
Entered as Second-Class Matter, May 2, 1917
Postpaid at New York, N. Y., May 2, 1917
Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in
Act of October 3, 1917, authorized on July 16, 1918

THE JOURNAL OF THE AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION
PUBLISHED WEEKLY
Subscription Price, \$5.00 per Annum in Advance
Single Copies, 15 Cents
Entered as Second-Class Matter, May 2, 1917
Postpaid at New York, N. Y., May 2, 1917
Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in
Act of October 3, 1917, authorized on July 16, 1918



LA BELLE ET LE DIABLE



LA BELLE ET LE DIABLE



Saviez-vous que le Diable est mort à Ste-Hélène?

L'histoire mérite d'être contée. C'est une histoire qui se passe il y a bien, bien longtemps, bien avant les ordinateurs, la télévision, la radio, bien avant l'électricité, les avions et les autos. Elle se passe à une époque où les principaux chemins étaient encore le fleuve St-Laurent, la rivière du Loup et les autres cours d'eau.

En ces temps-là, donc, un soir de pleine lune, une fille de notre coin s'est promise au Diable. Qu'est-ce qu'elle voulait, on s'en doute, pas vrai? Elle voulait être la plus belle, la plus admirée, la plus désirée, la plus aimée. Elle voulait avoir les plus belles robes, les plus beaux bijoux, les plus beaux atours. Elle voulait briser tous les cœurs.



Éh! bien, le Diable lui a donné tout ça pendant treize années. À partir du jour de ses vingt ans jusqu'au jour de ses trente-trois ans, cette fille-là a eu tout ce qu'elle voulait.

Tous les hommes étaient à ses pieds, pas juste dans Rivière-du-Loup : dans tout le Kamouraska, dans tout le Bas-Canada, même dans les Vieux Pays!



Mais l'avant-veille de ses trente-trois ans, sur le coup de minuit, le Diable a réveillé la Belle pour lui donner, comme on dit, son avis de quarante-huit heures.



La Belle n'était pas contente. Mettez-vous à sa place : se faire réveiller en plein rêve par le diable en personne, avec son odeur de soufre et son haleine d'enfer... Mais elle était femme de parole. Elle a dit au Diable :

—C'est bon, je vais te payer. Je serai à toi après-demain à minuit juste. Tu n'auras qu'à venir me chercher en face de l'église de Ste-Hélène.

Le Diable a ergoté un peu : vous comprenez bien que lui, les églises, il aime autant ne pas trop s'en approcher. Mais la Belle a tenu son bout :

—Viens me chercher en face de l'église de Ste-Hélène dans deux jours, à minuit sonnant. Et pour le reste de l'éternité tu seras mon unique amant; je te tiendrai si fort dans mes bras que tu ne pourras plus jamais me quitter...

—J'y compte bien! a répondu le Diable, lui-même émoustillé tant la Belle était belle, admirable, désirable, aimable.

Bref si le Diable avait eu un cœur, elle le lui aurait brisé comme aux autres!

Le surlendemain donc, au douzième coup de minuit, le jour du trente-troisième anniversaire de la Belle, notre Diable débarque : POUF! juste devant le perron de l'église de Ste-Hélène. D'abord il ne voit rien; il pense que la Belle lui a posé un lapin. Mais en se retournant, qu'est-ce qu'il aperçoit?



Éh! oui, il aperçoit le cimetière, parce qu'à Ste-Hélène, en face de l'église, il y a le cimetière!



Et la Belle est là, au milieu des morts, flambant nue, belle de toute la beauté que les sortilèges de l'enfer ont pu lui accorder. Elle est là, elle l'appelle, elle l'attire, et le Diable ne peut lui résister. Il s'approche, il entre dans le cimetière (mais là c'est une terre bénite, ainsi le Diable perd tous ses pouvoirs diaboliques, comme vous le savez)... Alors la Belle le prend dans ses beaux bras, l'enlace avec ses belles jambes, lui mord la gueule de ses belles dents et là elle serre, elle serre, elle serre tant et tellement que le cœur lui éclate et qu'elle en meurt.

Et voilà le Diable pris dans un carcan de bras, de jambes et de dents dont il ne peut se défaire, puisqu'il a perdu ses pouvoirs diaboliques. Il a beau se tortiller, il a les jambes paralysées, les bras garrottés, la gueule soudée. Il n'y a que ses yeux qui bougent, des yeux comme de la braise. Mais il est pris, il ne peut bouger ni demander de l'aide à ses démons.

À l'aube du lendemain le bedeau Pelletier les a trouvés comme ça, la Belle et le Diable, enlacés pour l'éternité. Le Diable fumait de rage, vous comprenez bien, la boucane lui sortait par ses oreilles pointues. Le bedeau a eu la peur de sa vie ! Il a couru chercher le curé, c'était le curé Doucet si je me rappelle bien. Le curé à son tour a envoyé chercher les constables, Thodore Charest et Germain Morin. Curé, bedeau, constables, personne ne savait quoi faire avec ça. Mais il fallait faire quelque chose : pas question de laisser les enfants d'école ou même les autres paroissiens voir ça, cette belle fille toute nue et le Diable avec ses yeux de braise qui lui roulaient dans les orbites... Pas question de laisser voir cet accouplement terrible du Mal avec la Beauté.

D'autant plus que le Diable puait comme deux chars de fumier. Il empestait, tant la colère de l'impuissance lui sortait de partout.

Alors le curé, le bedeau et les constables ont décidé d'enterrer le couple au plus vite, avant que les premières dévotes arrivent pour la basse messe. Mais ça posait un problème : la Belle, on voulait l'enterrer en terre bénite, puisque visiblement elle avait sauvé son âme et bien d'autres âmes en garrottant le Diable. Seulement pas question d'enterrer le Diable avec les bons chrétiens morts depuis la fondation de la paroisse...

Ça fait qu'ils ont décidé de creuser juste sous la clôture et un peu en dedans, un trou bien creux. Au fond, ils ont déposé le couple avec bien des précautions, la Belle se trouvant dans le cimetière et le Diable juste en-dehors. Puis ils ont mis de la terre, des roches, encore de la terre, ils ont bien nivelé et ils ont couru à l'église. C'était le temps : il arrivait déjà deux ou trois aïeules; mais comme elles avaient la vue basse, elles n'ont rien remarqué. Sauf que le curé paraissait bien essoufflé et que le bedeau s'est trompé deux fois en servant la messe.

Je vous disais tantôt que le Diable est mort à Ste-Hélène. C'était façon de parler bien sûr, car tout le monde sait que le Diable est immortel... Mais depuis ce temps-là le Diable se morfond six pieds sous terre, juste hors le mur du cimetière de Ste-Hélène.

Alors je vous donne deux conseils : premièrement, si quelqu'un vous donne rendez-vous à Ste-Hélène juste en face de l'église, soyez prudents. On ne sait jamais. Et mon deuxième conseil : ne cherchez pas trop à trouver la Belle; vous pourriez trouver le Diable en même temps...



Le Violoneux du ciel

Quand une personne de bien meurt, dans les paroisses où coule la rivière du Loup, la nuit suivante, les veilleurs entendent parfois de longs accords de violon qui semblent venir de quelque part au-dessus de la rivière.

Les mécréants prétendent que cette musique est jouée par les grandes épinettes quand elles frottent ensemble leurs têtes agitées par le vent.

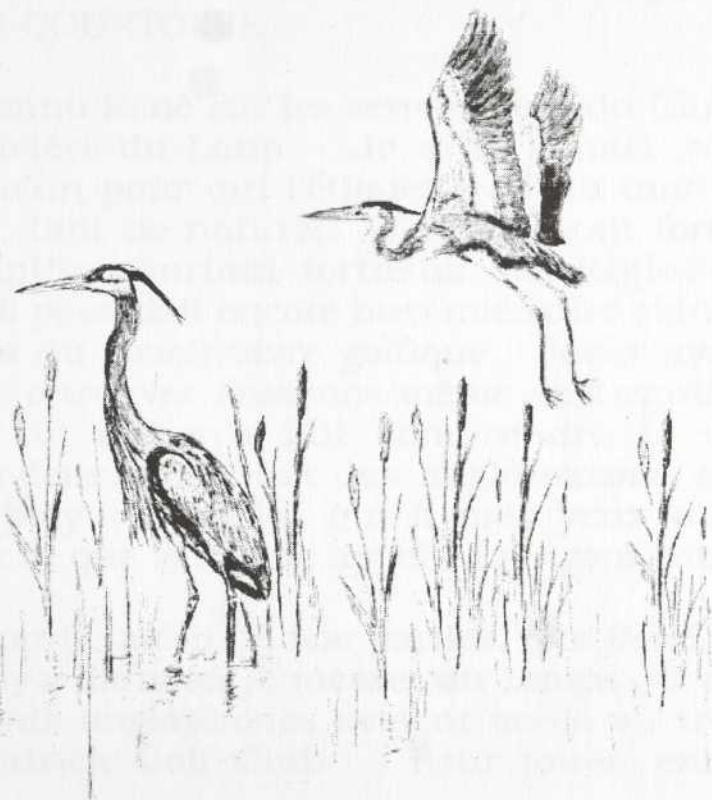
Pourquoi les détromper?

Quand une personne de bien quitte les bords de la rivière du Loup pour le Royaume d'en haut, le violoneux du ciel peut bien prendre l'archet qu'il veut pour lui souhaiter la bienvenue...





LE HÉRON DU TROIS





LE HÉRON DU TROIS





René était un tout petit homme au sourire constant. Toujours propre comme un sou neuf, toujours tiré à quatre épingles même si ses vêtements n'étaient que l'ordinaire du prêt-à-porter, inventif comme ce n'est pas possible mais si discret que ses inventions étaient souvent mises au crédit des autres, René n'était un petit homme que dans les mesures du corps.

Si je devais le décrire avec un seul mot, je choisirais le mot COURTOISIE.

J'ai connu René sur les vertes allées du Club de golf de Rivière-du-Loup. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un pour qui l'étiquette ait eu tant d'importance, tant de naturel. Il connaissait fort bien le labyrinthe pourtant tortueux des Règles du golf; mais il possédait encore bien mieux les clauses non-écrites du savoir-vivre golfique. Jouer avec René, c'était retrouver l'essence même de l'esprit sportif. C'est lui qui m'a fait comprendre la véritable profondeur de ce que les anglo-saxons appellent « fair-play »; c'est lui qui à mes yeux incarne le mieux ce que le monde appelle un « gentleman ».

J'ai appris, au fil de nos parties, que René avait été « caddy » dans sa jeunesse, au temps où seuls les estivants anglophones avaient accès au très fermé « St-Patrick Golf Club ». Pour jouer, entendons-

nous : car bien sûr les « caddies », les coupeurs de pelouse et autres employés d'entretien étaient tous de bons petits Canadiens-français.

Au moment où j'ai fait sa connaissance René était un bon golfeur et un fier compétiteur. Aussi ai-je été bien étonné d'apprendre qu'il n'avait jamais gagné le moindre tournoi!

Qu'on ne s'y trompe pas : René aimait gagner. Il n'aurait jamais accepté de s'avantager indûment, mais il ne perdait pas l'occasion de tirer avantage des Saintes Règles quand c'était possible. Et loin de lui l'idée de « laisser gagner » un adversaire : pour René, la défaite comme la victoire n'était honorable qu'à condition que les compétiteurs aient donné le meilleur d'eux-mêmes dans l'observance la plus stricte de la rigueur sportive.

René était un bon joueur de golf, je le répète; il participait à la plupart des compétitions locales et généralement finissait dans le peloton de tête. Pourtant il n'avait jamais vu son nom gravé sur un trophée, une coupe ou une plaque à l'issue d'un tournoi.

Un dimanche, pour la dernière ronde d'un tournoi justement, je faisais partie du même quatuor que René.

Nous avons joué les trous un et deux et nous devions attendre un peu au départ du Trois, la partie précédente n'ayant pas fini de « putter ».



Il faut que je décrive un peu le Trois : c'est une normale 3 de 150 verges, avec un petit lac entre le départ et le vert. La plupart des golfeurs utilisent un fer #7 pour atteindre le vert, s'il n'y a pas trop de vent. Un trou facile en somme, où même les débutants peuvent espérer un oiselet... à condition de franchir le lac!

Nos prédécesseurs quittèrent enfin le vert et René, qui avait les honneurs, installa sa balle sur un tee et recula un peu pour se mettre à l'adresse. Juste à ce moment, nous avons entendu comme un froissement au-dessus de nos têtes; un grand héron bleu, traversant le ciel avec la grâce d'une ballerine, vint se poser au bord du lac, parmi les quenouilles et les herbes folles. René semblait hésitant tout à coup; mais il ne dit rien. Il s'élança et... floc! Sa balle, visiblement calottée, alla choir dans l'eau.

Nous nous sommes moqués un peu de lui, sans méchanceté, pendant qu'à tour de rôle nous allions jouer. Puis, imperturbable, René remonta sur le

tertre, plaça une autre balle sur un tee, prit position, s'élança et... plouf! Son bâton ayant labouré le sol un peu avant l'impact, la deuxième balle alla se noyer non loin de la première. Le grand héron, un peu plus loin, leva sa longue tête et claqua de son long bec, exactement comme s'il voulait exprimer son dégoût.



Nous étions un peu gênés. René était un bon golfeur; or même les bons golfeurs échappent un mauvais coup de temps à autre, mais il est rare qu'ils le fassent deux fois de suite.

René est descendu du tertre, a pris une troisième balle dans son sac, est remonté, l'a installée, s'est élancé et encore une fois la balle s'est retrouvée dans le lac.

Nous n'avions plus du tout envie de rire. René était blanc comme un drap et j'ai remarqué que sa main gauche tremblait légèrement. Il est redescendu du tertre et en même temps le héron a pris son envol. Nous l'avons suivi des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse loin, très loin vers le nord.



René est remonté, a frappé une quatrième balle qui atterrit sur le vert.

Pendant tout le reste de la partie, rien de spécial n'est arrivé. René a fini le tournoi avec un retard de 5 coups sur le vainqueur; or il avait marqué 9 coups au Trois, dont 6 coups de pénalités. N'eut été de ces 3 balles dans le lac, il aurait gagné...



L'hiver suivant, un matin que René et moi prenions un café en souhaitant le printemps hâtif qui nous permettrait de commencer tôt une nouvelle saison de golf, je lui ai reparlé de cet incident. C'est alors qu'il m'a fait de bien étranges confidences.

—Il y a des années, bien trop d'années! (c'est René qui parle), un matin très tôt, je jouais quelques trous avec de vieux bâtons rafistolés. Je jouais seul; tu comprends, c'était comme ça dans le temps : il fallait jouer tôt, avant que n'arrivent les Anglais, ou bien tard le soir, dans le soleil couchant. Entre les deux, je traînais deux sacs toute la journée pour quelques pièces de monnaie...

Il but une gorgée de café, l'air songeur.

—Toujours est-il que ce matin-là j'arrive au départ du Huit... Ah! il faut que je te dise qu'à l'époque le parcours ne comptait que neuf trous; le Huit d'alors est devenu le Trois depuis la transformation du Club. Juste au bord du lac, il y avait un couple de grands hérons. Je ne m'en suis pas trop occupé. J'ai frappé maladroitement, et ma balle est allée dans le lac. J'en ai frappé une deuxième, encore dans l'eau. Puis une troisième, toujours dans l'eau. Or je n'avais que trois balles, tu comprends? Alors j'ai été pris d'une colère folle, irraisonnée. Je ne

comprends pas encore ce qui m'est arrivé, j'ai encore honte quand j'y repense...

René se pencha vers moi par-dessus la table et chuchota, comme s'il se confessait du pire péché du monde :

—J'ai pris mon bâton et je l'ai lancé de toutes mes forces vers les hérons qui avaient l'air de se moquer de moi. Le bâton a tournoyé dans les airs comme un boomerang, ou plutôt comme une faux. Il est allé décapiter le plus grand des oiseaux. C'était un ancien fer, bien lourd; la lame est arrivée juste sous le bec... C'était horrible. Je suis resté là, les bras ballants, regrettant déjà mon geste de fou. Mais il était trop tard.

René se recula pour s'accoter au dossier de la chaise et but une longue gorgée de café. Il avait l'œil humide et ses lèvres tremblaient un peu.

—L'autre héron (je suis sûr que c'était la femelle du couple), l'autre héron m'a regardé très longtemps sans bouger. Ensuite elle a penché son long cou comme pour donner un dernier baiser à son compagnon puis elle s'est envolée lourdement. Je me souviens qu'il tombait de ses pattes des gouttes d'eau rougie par le sang.



René frissonna longuement, puis il finit rapidement son récit.

—Je n'ai parlé à personne de cet... incident. Jamais. Tu es le premier à connaître l'histoire. Et je vais te dire la suite : j'ai continué à jouer au golf, un peu à la sauvette tant que le Club a été la propriété des Anglais, puis beaucoup plus régulièrement quand il a été racheté par des gens d'ici. J'ai toujours joué de mon mieux, toujours en respectant les règles mais en ne négligeant aucun moyen légal pour gagner...

—Et vous êtes devenu un excellent golfeur, l'interrompis-je.

—Je suis devenu un bon golfeur, admit René. Mais je n'ai jamais gagné un tournoi. Jamais. Pourtant j'ai souvent dominé le classement après la première journée. Seulement chaque fois que j'avais la victoire à ma portée, chaque fois que je pouvais logiquement croire que je verrais enfin mon nom sur une plaque ou une coupe, le héron est venu pour m'en empêcher.

—Le héron! m'exclamai-je. Comment ça? Que voulez-vous dire?

—Éh! Bien, tu as vu, l'été dernier, au Trois?

—Oui, mais...

—Il n'y a pas de mais. Ce que tu as vu ce jour-là m'est arrivé plusieurs fois. Des dizaines de fois, au fil des ans. Souvent c'était au Trois, mais ça m'est aussi arrivé au Quatorze, au Seize, une fois au Dix-sept...

René secoua sa tête blanche, comme si lui-même ne croyait pas encore ce qu'il allait me raconter.

—Cette fois-là, au Dix-sept, j'avais 7 coups d'avance sur mon plus proche rival. 7 coups, tu as bien entendu! Et il ne restait que deux trous à jouer. Autant dire que la victoire m'était déjà concédée, je pense même que le graveur avait commencé à tracer mon nom sur le trophée. Seulement il y avait le héron, qui est venu se poser dans l'étang juste devant le tertre de départ du Dix-sept. J'ai calotté mes deux premières balles, qui sont allées à l'eau. J'ai à peine effleuré la troisième, qui a roulé mollement jusque dans le ruisseau, à droite. Puis le héron s'est envolé. Mon quatrième départ fut un coup parfait, bien droit, qui atterrit un peu au-delà de la ligne des 150 verges.

René secoua la tête encore une fois.

—Malgré mes 6 coups de pénalités, j'avais encore un coup d'avance, je pouvais encore gagner! Sauf

que le héron nous a survolés pendant que je me mettais à l'adresse pour mon coup d'approche et qu'il est allé s'abattre dans les ajoncs de l'autre étang, celui qui se trouve un peu avant le vert. Tu devines bien : à mon 8^e coup, la balle est allée s'immerger dans cet étang. Le héron a repris les airs. J'étais sur le vert en 10, j'ai pris deux roulés, marqué 12 pour ce trou et perdu le tournoi par un coup.



René est mort un soir d'hiver, quelques années plus tard. Il n'avait toujours pas gagné de tournoi.

Il me reste quelque chose à raconter, qui me concerne personnellement.

L'été suivant la mort de René, je participais à un tournoi; quand je suis arrivé au Trois lors de la ronde finale, j'avais un coup de retard sur le meneur, qui d'ailleurs jouait dans le même groupe que moi.

Mon adversaire avait les honneurs : il frappa un assez bon coup, qui mit sa balle en bordure du vert. Un oiselet possible, une normale assurée.

Quand je grimpai à mon tour sur le tertre, j'entendis comme un froissement au-dessus de ma tête et un héron, pas très grand mais très élégant dans son habit gris-bleu, vint se poser dans les quenouilles au bord du lac. Bien sûr je pensai à René et à toute son histoire...

Je pris mon élan, frappai, et pour la première et la seule fois de ma vie, j'éprouvai cette sensation indescriptible de voir ma balle voler comme une flèche, tomber juste « dans la ligne », rouler un peu puis disparaître au pied du fanion.

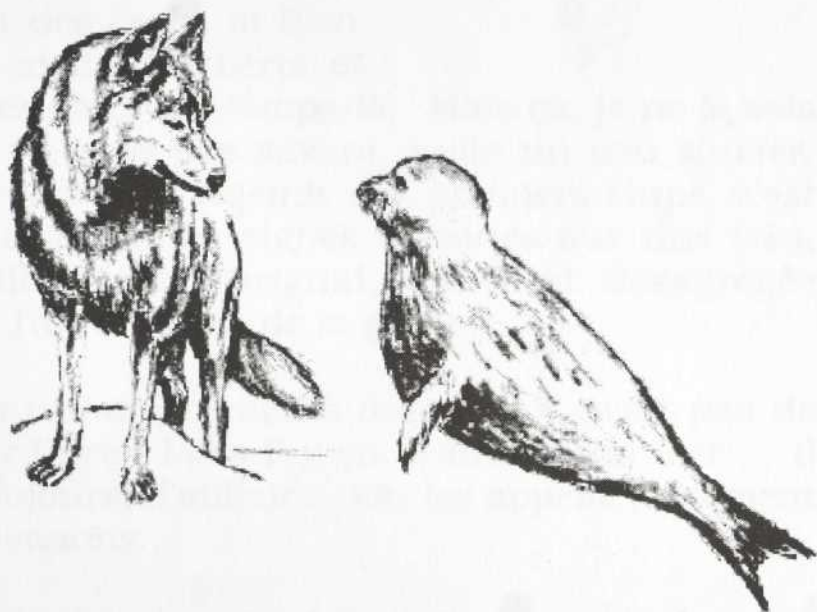
—TROU D'UN COUP!

Le cri a résonné sur tout le terrain.

Mon adversaire, peut-être un peu énervé, a raté son premier roulé et réussi la normale. Je lui reprenais deux coups, j'étais le nouveau meneur. J'ai gardé cette avance d'un coup jusqu'à la fin. Mon nom est gravé sur un des trophées qui décorent les poutres, au chalet du Club.

Si, comme j'en suis persuadé, c'est l'âme de René qui a pris la forme d'un héron ce jour-là, et si la présence de cet oiseau m'a permis de gagner, je me demande... Est-ce que pour la première fois René aurait transgressé les Règles?

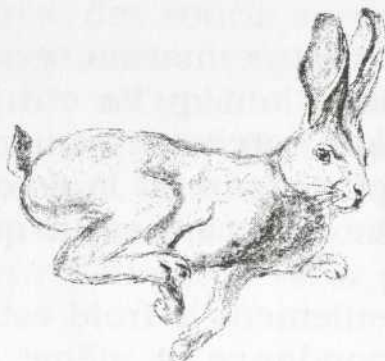
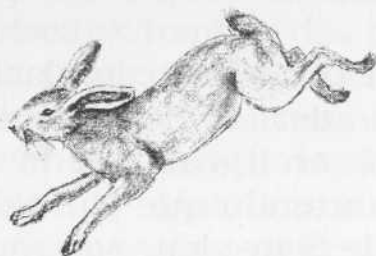
LA LÉGENDE DES PREMIERS LOUPS



LA LÉGENDE DES PREMIERS LOUPS



Dans les commencements, il n'y avait pas de loups dans les bois d'Amérique. D'ailleurs il n'y avait pas de loups non plus sur le reste de la Terre. Cela



faisait bien l'affaire des lièvres et des cerfs, si bien sûr il y avait des cerfs et des lièvres dans ces temps-là. Mais ça, je ne le sais pas. Je ne suis pas savant, juste un peu sorcier. Et si je connais la légende des premiers loups, c'est que j'ai compris les signes dessinés sur une très, très vieille peau d'orignal, qui s'est désagrégée quand je l'ai remontée de la grotte.

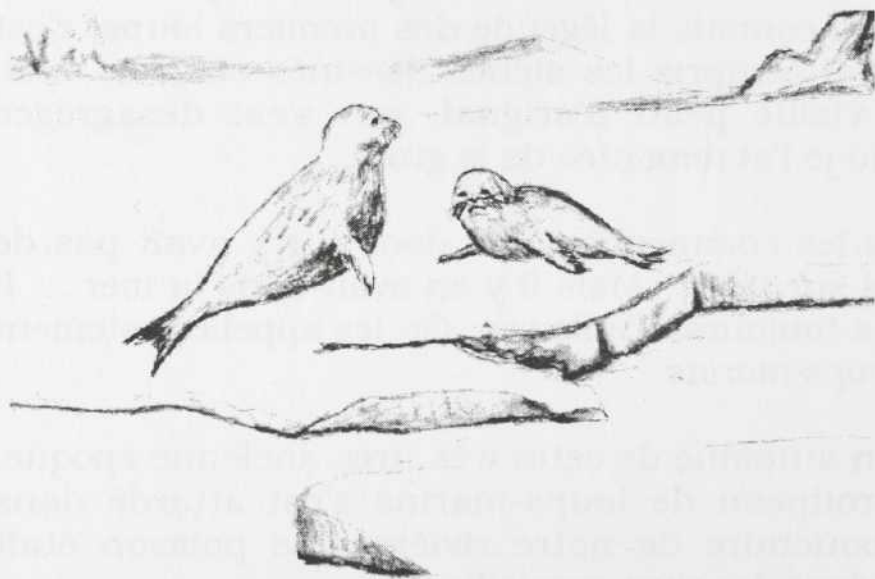
Dans les commencements donc il n'y avait pas de loups sur terre. Mais il y en avait dans la mer... Il y en a toujours, d'ailleurs. On les appelle justement les *louis-marins*.

Or un automne de cette très, très ancienne époque, un troupeau de louis-marins s'est attardé dans l'embouchure de notre rivière. Le poisson était abondant, les rives accueillantes...

Et puis une nuit, brusquement, le froid est tombé si vite et si fort qu'au matin la rivière était gelée de bord en bord. Même la chute était gelée, c'est vous dire!

Les loups-marins se sont entraînés sur la glace, mais aussi loin qu'ils ont pu aller, le fleuve était gelé. Alors le chef a ramené le troupeau sur la rive de notre rivière et là ils ont attendu que le froid parte, que la glace casse et que le fleuve leur soit rouvert.

Seulement le froid est resté, la neige est tombée en abondance et même les grandes marées n'ont pu casser la glace.



Après un certain temps, les plus faibles des loups-marins ont commencé à mourir de faim et d'épuisement. Pour survivre, les plus forts ont mangé ceux qui succombaient. Puis ils ont mangé des oiseaux tombés des arbres, des souris surprises sur la neige. Petit à petit, certains ont appris à se déplacer plus habilement sur le sol gelé. Comme le grand hiver durait toujours, il a bien fallu qu'ils s'adaptent. Ainsi leurs nageoires se sont allongées pour former des pattes, leurs oreilles ont pointé, leur museau s'est affiné, leur poil est devenu plus rude.

Une nuit, un grand mâle s'est assis sur un bloc de glace et il s'est mis à hurler, les yeux fermés, le museau levé vers la pleine lune.

J'ai cru comprendre que cette nuit-là était né le premier loup terrestre. Beaucoup d'autres ont suivi, qui maintenant savaient courir sur leurs longues pattes, écouter les moindres bruits de la forêt avec leurs longues oreilles, fouiller la neige et les terriers avec leur long museau.

Petit à petit ils ont essaimé tout le long de notre rivière, puis ils se sont répandus partout dans l'Amérique. Un jour quelques-uns se sont risqués sur les glaces du Nord-Ouest, ils ont gagné l'Asie, puis l'Europe et le reste du monde.

Depuis ce temps les loups vivent surtout dans les bois et se nourrissent d'abord de viande; mais il leur est resté un goût pour le poisson, qu'ils aiment surtout quand il est gelé.

Et puis les loups ont continué à hurler dans la nuit.

On se trompe si l'on croit qu'ils hurlent à la lune; en fait ce n'est pas vers le ciel qu'ils lancent leur chant, c'est vers la mer, là-bas, au loin, qu'ils ont quittée depuis si longtemps. C'est vers leurs très, très lointains cousins qui sont restés des loups-marins.

Où qu'ils soient sur la Terre, c'est aux rives de notre rivière que rêvent obscurément les loups, quand ils emplissent la nuit de leur longue plainte mélancolique...



En guise de postface

Quand je raconte mes légendes, il arrive souvent que des auditeurs me demandent : « *Mais qu'est-ce qu'il y a de vrai là-dedans ?* »

Où donc se niche la Vérité? Est-il vrai qu'elle se cache habituellement au fond d'un puits, d'où elle ne sort toute nue que pour mieux éblouir (ou aveugler) ceux qui l'ont suffisamment cherchée? Et la Justice, drapée dans sa tunique grecque et une balance à la main, est-ce pour ne pas voir la Vérité qu'elle a toujours les yeux bandés ? Et le poète qui affirmait que « la Beauté est la splendeur du Vrai », ne nous racontait-il pas une immense menterie?

Moi qui vous crée des histoires de loups et de pirates, des récits avec le Manitou ou le Diable, moi qui vous invente des secrets plus amusants que ceux de l'Histoire officielle, est-ce que je suis si loin de la Vérité?

Qu'on me comprenne : je n'ai pas violé la Vérité! Mais j'avoue que j'ai besoin fort à la séduire.

Si vous avez pris du plaisir à lire mes légendes, dites-vous que ce plaisir n'est que le reflet de sa jouissance. La Vérité atteint la plénitude de ses charmes seulement quand on la caresse bien...

Table des matières

El Lobo Dorado.....	9
Les Orphelins de la rue Fraser.....	33
Les Fourneaux de la Mère Lucie.....	41
Le Pont des âmes en peine	59
Comment sont nées les fleurs	67
L'Esprit de la chute.....	69
Le Grand-Bras	83
Comment le merle est devenu rouge-gorge	99
La Belle et le Diable.....	101
Le Violoneux du ciel	109
Le Héron du Trois.....	111
La Légende des premiers loups	125
En guise de postface.....	131

Table des matières

1	Le rôle de la langue
2	Le rôle de la langue
3	Le rôle de la langue
4	Le rôle de la langue
5	Le rôle de la langue
6	Le rôle de la langue
7	Le rôle de la langue
8	Le rôle de la langue
9	Le rôle de la langue
10	Le rôle de la langue
11	Le rôle de la langue
12	Le rôle de la langue
13	Le rôle de la langue
14	Le rôle de la langue
15	Le rôle de la langue
16	Le rôle de la langue
17	Le rôle de la langue
18	Le rôle de la langue
19	Le rôle de la langue
20	Le rôle de la langue
21	Le rôle de la langue
22	Le rôle de la langue
23	Le rôle de la langue
24	Le rôle de la langue
25	Le rôle de la langue
26	Le rôle de la langue
27	Le rôle de la langue
28	Le rôle de la langue
29	Le rôle de la langue
30	Le rôle de la langue
31	Le rôle de la langue
32	Le rôle de la langue
33	Le rôle de la langue
34	Le rôle de la langue
35	Le rôle de la langue
36	Le rôle de la langue
37	Le rôle de la langue
38	Le rôle de la langue
39	Le rôle de la langue
40	Le rôle de la langue
41	Le rôle de la langue
42	Le rôle de la langue
43	Le rôle de la langue
44	Le rôle de la langue
45	Le rôle de la langue
46	Le rôle de la langue
47	Le rôle de la langue
48	Le rôle de la langue
49	Le rôle de la langue
50	Le rôle de la langue
51	Le rôle de la langue
52	Le rôle de la langue
53	Le rôle de la langue
54	Le rôle de la langue
55	Le rôle de la langue
56	Le rôle de la langue
57	Le rôle de la langue
58	Le rôle de la langue
59	Le rôle de la langue
60	Le rôle de la langue
61	Le rôle de la langue
62	Le rôle de la langue
63	Le rôle de la langue
64	Le rôle de la langue
65	Le rôle de la langue
66	Le rôle de la langue
67	Le rôle de la langue
68	Le rôle de la langue
69	Le rôle de la langue
70	Le rôle de la langue
71	Le rôle de la langue
72	Le rôle de la langue
73	Le rôle de la langue
74	Le rôle de la langue
75	Le rôle de la langue
76	Le rôle de la langue
77	Le rôle de la langue
78	Le rôle de la langue
79	Le rôle de la langue
80	Le rôle de la langue
81	Le rôle de la langue
82	Le rôle de la langue
83	Le rôle de la langue
84	Le rôle de la langue
85	Le rôle de la langue
86	Le rôle de la langue
87	Le rôle de la langue
88	Le rôle de la langue
89	Le rôle de la langue
90	Le rôle de la langue
91	Le rôle de la langue
92	Le rôle de la langue
93	Le rôle de la langue
94	Le rôle de la langue
95	Le rôle de la langue
96	Le rôle de la langue
97	Le rôle de la langue
98	Le rôle de la langue
99	Le rôle de la langue
100	Le rôle de la langue



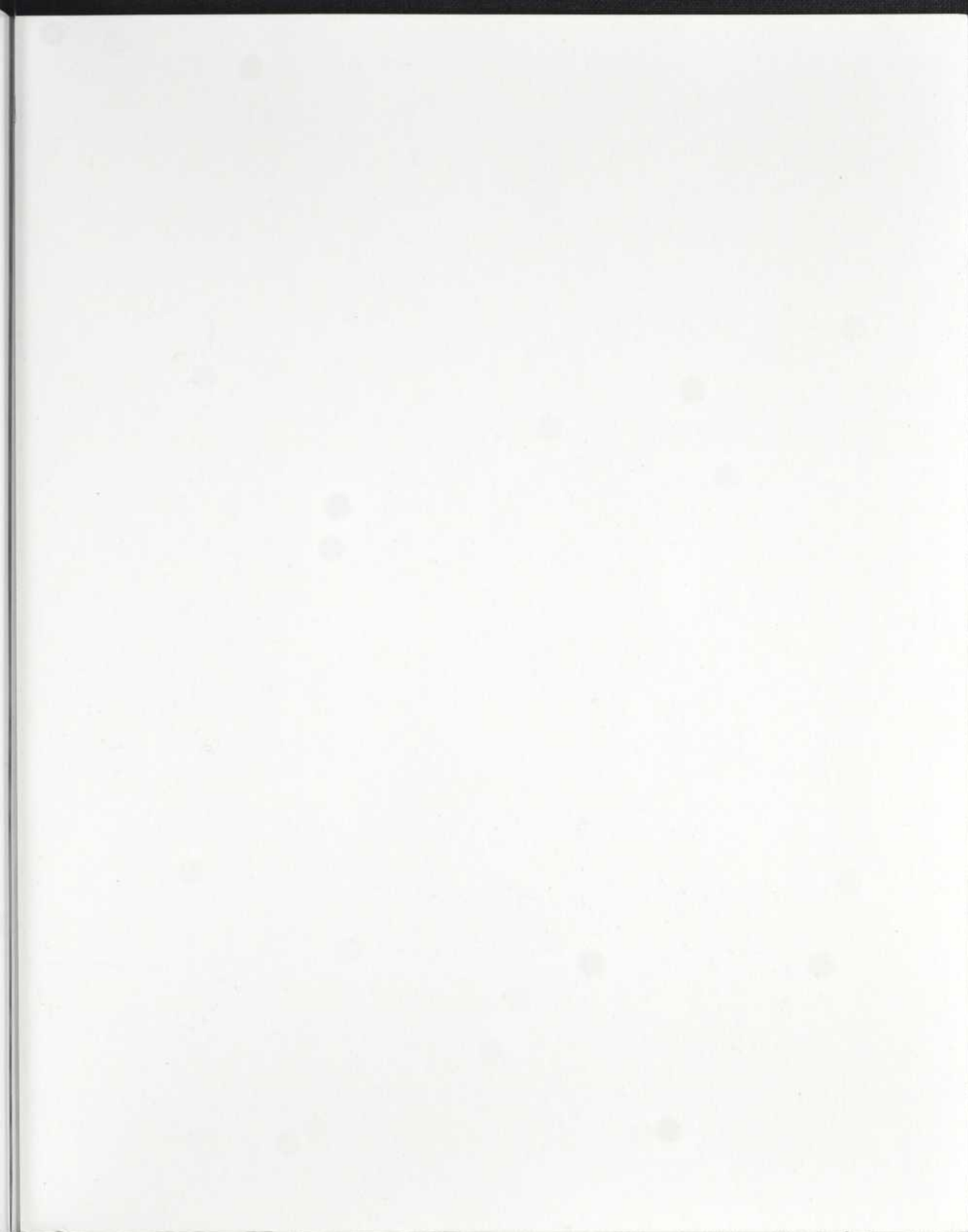


IMPRIMERIE PUBLICOM

394, ROUTE DE LA STATION
SAINT-ÉLOI (QUÉBEC) G0L 2V0

TÉLÉPHONE 418 898 3167
TÉLÉCOPIEUR 418 898 3416
SANS FRAIS 888 898 3167

COURRIEL IMPRIMERIEPUBLICOM@QC.AIR.COM



Quand une personne de bien meurt, dans les paroisses où coule la rivière du Loup, la nuit suivante, les veilleurs entendent parfois de longs accords de violon qui semblent venir de quelque part au-dessus de la rivière.

Les mécréants prétendent que cette musique est jouée par les grandes épinettes quand elles frottent ensemble leurs têtes agitées par le vent.

Pourquoi les détromper?

Quand une personne de bien quitte les bords de la rivière du Loup pour le Royaume d'en haut, le violoneux du ciel peut bien prendre l'archet qu'il veut pour lui souhaiter la bienvenue...

(Le Violoneux du ciel)



ISBN 2-922884-00-7



9 782922 884005

000 474 013

BNO